



Le Seuil

Après deux ans de crises, où en est la vénérable maison de la rue Jacob ? Notre enquête et un entretien avec Hervé de La Martinière. Dossier. Pages 6 et 7.

Carlo Ginzburg

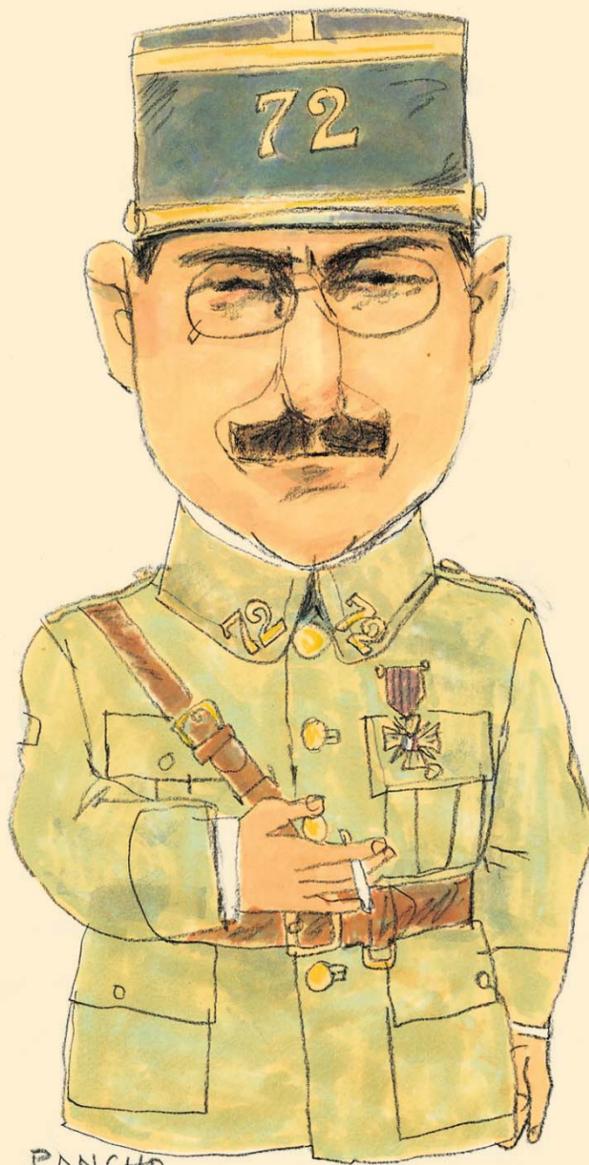
Rencontre avec le célèbre historien et intellectuel italien. Où il est question des « années de plomb », des sorcières et de la littérature anglaise. Page 12.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 20 janvier 2006

MARC BLOCH UN HÉROS DE L'HISTOIRE



De nombreux textes du grand historien sont rassemblés dans un ouvrage de la collection « Quarto », chez Gallimard

Essais. Page 8.

Robert Menasse

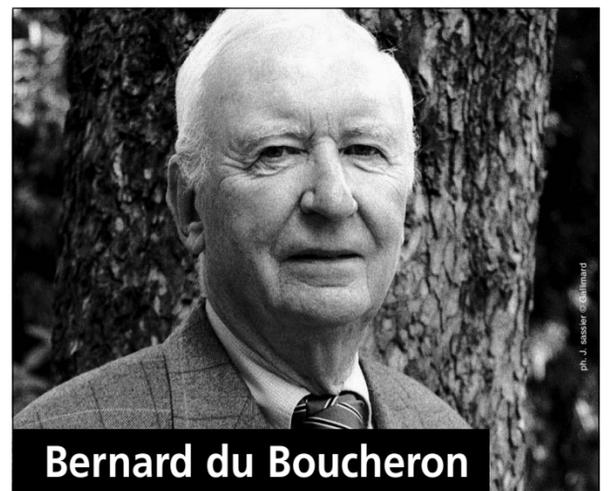
D'un siècle à l'autre, du Portugal à la Hollande, l'écrivain autrichien nous offre, dans « Chassés de l'enfer », un récit cruel, dépressif et drôle. Littératures. Page 3.

Le businessman du crime

Nick Toshes et Jerome Charyn évoquent le destin d'Arnold Rothstein, ce gangster de légende qui régna sur les Années folles de Manhattan. Essais. Page 9.

Jeunesse

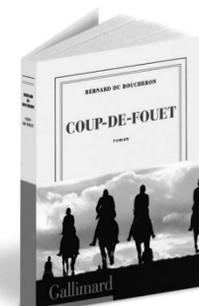
Portrait de Pierre Probst qui, à 92 ans, continue de dessiner Caroline, son héroïne en salopette rouge. Et aussi, une rencontre avec Jonathan Stroud. Page 10.



Bernard du Boucheron

Coup-de-Fouet

roman



"A travers la métaphorique chasse à courre, c'est la lente et noire décomposition d'une société que décrit, imperturbable, droit sur sa selle, Bernard du Boucheron. A la vitesse d'un galop assassin, il fait défiler la première moitié du XX^e siècle."

Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

Gallimard

Contributions

Jerome Charyn
Ecrivain américain né à New York, dans le Bronx, en 1937. Il est notamment l'auteur de *Metropolis* (ed. Metropolis) et *Marilyn la Dingue* (Gallimard). Dernier ouvrage paru : *C'était Broadway* (Denoël).

François Dosse
Enseignant à Paris-XII, Paris-XIII et Sciences Po Paris, il est notamment l'auteur, avec Christian Delacroix et Patrick Garcia, des *Courants historiques en France XIX^e-XX^e siècle*, réédité en 2005 (Armand Colin).

Laurent Douzou
Professeur d'histoire contemporaine à l'université Louis-Lumière Lyon-II. Dernier titre paru : *La Résistance française, une histoire périlleuse* (Seuil).

Nicolas Offenstadt
Maître de conférences à Paris-I, il vient de préfacier les *Carnets secrets (1914-1918)* d'Abel Ferry (Grasset).

Rectificatifs

Ce n'est pas à Cibourne mais à Ciboure (Pyrénées-Atlantiques) qu'est né Maurice Ravel le 7 mars 1875 (« Le Monde des livres » du 13 janvier).

Nicole Lapière, qui dirige la collection « Un ordre d'idées » chez Stock, est directrice de recherche au CNRS et non à l'EHESS (« Le Monde des livres » du 13 janvier).

Jacques-Alain Miller répond au texte d'André Green (« Le Monde des livres » du 6 janvier)

Lacan, pour de vrai

Jacques-Alain Miller

Le Monde des livres » daté du 6 janvier publie dans sa page Forum un texte ainsi présenté au lecteur : « *André Green dénonce la place accordée aux disciples de Jacques Lacan dans les débats actuels.* » Ce document appelle plusieurs remarques de ma part.

La première porte sur l'intitulé : « Un mythe : la psychanalyse française ». « *Un mythe* », j'en suis bien aise, mais ce mythe, d'où vient-il ? Si mythe il y a, il fut entretenu, des années durant, par ce que j'appelais naguère « une petite camarilla », dont les membres avaient su persuader leurs collègues de l'étranger qu'il existait à Paris quelque chose comme une Ecole française de psychanalyse, où ils étaient tous avec Lacan. Mais lui étant hard, dur à avaler, eux se présentaient comme Coca Light, si je puis dire, promettant d'être de bien meilleure compagnie. Dès que l'on se mit à étudier Lacan pour de bon à New York comme à Buenos Aires, les actions de la prétendue Ecole française chutèrent d'autant (voir ma « Lettre claire comme le jour », du 9 septembre 2001, reprise dans *Lettres à l'opinion éclairée*, Seuil, 2002). On comprendra donc que ce soit sans déplaisir que je voie l'un des plus gros actionnaires de cette entreprise si équivoque déclarer enfin sa banqueroute.

2. Fort de cette déconfiture, voici maintenant que notre compère met en circulation des titres mirobolants, « *psychanalystes lacano-millériens* », « *institutions milléro-lacaniennes* », « *lacanisme millérien* » : sont-ils mieux gagés ? Il est vrai que je fus un bâtisseur, et que je n'aurai pas créé moins de sept Ecoles de par le monde, plus une, l'Association mondiale de psychanalyse (AMP), qui compte aujourd'hui plus de mille membres. Mais ces institutions, je n'en dirige plus aucune. De même, si je crois avoir agi selon l'impulsion reçue de Lacan, ce fut sans prétendre parler en son nom, ni non plus placer mon nom au rang du sien.

3. Enfin, je retrouve M. Green tel que je l'avais déjà rencontré, il y a bien longtemps, dans *Le Monde* (10 février

1990). Je l'avais alors épinglé de ce trait (22 février) : « *Donnant à voir sur tous les tréteaux le spectacle d'une douleur et d'une rage enflammées par l'impuissance.* » Nous en sommes toujours là.

Ou plutôt, non, nous n'en sommes plus là. Tandis que M. G. persévère à qui mieux mieux dans le ton et dans les manières qui lui sont propres et dont nous ne lui disputerons pas le privilège, tout a changé alentour.

En 1990, nous avions encore tout loisir de délibérer entre nous sur le mystérieux Meccano né d'un sonnet de Serge Leclair, cette « Instance ordinale des psychanalystes » dont malheureusement rien ne sortit. Avec le XXI^e siècle, finie la rigolade. La psychanalyse vient d'essayer coup sur coup trois attentats qui ne l'ont pas laissée tout à fait indemne :

- en 2003, ce fut le fameux « amendement Accoyer », qui bénéficia en première lecture d'un vote unanime de l'Assemblée nationale ;
- 2004 vit la publication du rapport dit de l'Inserm, classant la psychanalyse bonne dernière à l'issue d'une course d'obstacles digne du Chapelier fou ;
- 2005 enfin : à la rentrée de septembre, surmédiasation d'un ouvrage aussi obèse qu'obscène, *Le Livre noir de la psychanalyse* (Les Arènes).

Qui mène le bal ? Ce sont les nouveaux « Messieurs les Ronds-de-cuir », excités, enivrés par les fabuleuses capacités de stockage de l'information dont ils disposent arrêtée sur ce que doit devenir notre monde « psy », à savoir ce qu'il est au Québec : standardisation des traitements, formatage des formations, déqualifications des opérateurs, quantification des résultats, surveillance et évaluation à tous les étages. Résultat espéré : un *Panopticon* speedé fonctionnant au rabais.

Si ce n'est pas déjà chose faite en France, si ça grince, si ça coince, si ça chauffe, si ça menace incessamment d'exploser, à quoi, à qui le devons-nous ? D'abord, à une poignée d'éclaireurs, gens de plume et de pensée, gens du livre. L'unanimité de l'Assemblée ne les intimidait pas. Ils surent, de leur faiblesse même, stimuler les médias, émouvoir l'opinion, et toucher jusqu'à

des princes de notre République. Et voici que, deux ans après la première bataille, notre embusqué sort de dessous la table. Est-ce pour se joindre au combat ? Stigmatiser avec nous Inserm et Livre noir ? Point du tout : c'est pour vilipender justement les premiers éclaireurs, le premier renfort, les « *Sollers, Milner, Bernard-Henri Lévy, vedettes ovationnées par le public, qui ne se posent pas la moindre question sur leur qualification à se prononcer sur le problème.* »

Eh bien, c'est le contraire qui est vrai. Il se trouve que chacun a tenu à dire très précisément le pourquoi de sa présence et de son action aux « Forums des psys ». Puisque nous sommes ici, et non par hasard, au « Monde des livres », on me permettra de renvoyer à leurs ouvrages publiés l'an dernier : ce sont les opuscules de Sollers, *Lacan même* ; de Milner, *La Politique des choses* ; et de Roudinesco, *Pourquoi tant de haine ?* (tous les trois chez Navarin, diffusion Seuil) ; ce sont, dans le recueil *Récidives* de Bernard-Henri Lévy (Grasset), les pages sur « Une charte pour la

« Si je crois avoir agi selon l'impulsion reçue de Lacan, ce fut sans prétendre parler en son nom, ni non plus placer mon nom au rang du sien »

psychanalyse » ; et, pour faire bonne mesure, c'est aussi le *Pour Sigmund Freud*, de Catherine Clément (éd. Mengès).

Ah, mon Dieu ! J'y songe, M. G. n'a pas fini de souffrir. On trouvera en librairie ce mois-ci le dernier numéro de *La Règle du jeu*, la revue de BHL. On verra ce qu'est devenue la petite bande d'il y a deux ans, comme elle s'est fortifiée. On compte maintenant 87 signatures, d'autant plus précieuses qu'elles ne s'alignent pas au bas d'un manifeste ou d'une pétition. Non, c'est en haut que vous les trouverez, en haut du texte composé par chacun, en son nom propre, pour dire le rapport qu'il entretient avec la chose analytique.

Qui sont-ils ? Dans une joyeuse bousculade alphabétique : Isabelle Adjani et Laure Adler, Tahar Ben Jelloun et Roland Castro, Madeleine Chapsal et Catherine David, Renaud Dutreil et Viviane Forrester, Marc Lambron et Michèle Manceaux, Alain Minc et Christine Orban, Erik Orsenna et Marie-France Pisier, Bertrand Poirot-Delpech et Bettina Rheims, Guy de Rothschild et Jean-Jacques Schuhl, Maren Sell et Anne Sinclair, Jean-Pierre Sœur et Maurice Szafran, Jean-Didier Vincent, d'autres encore, et les derniers peut-être des poèmes d'Arrabal. Laurent Joffrin, du *Nouvel Observateur*, nous fait assister à la gestation du cruel « Faut-il en finir avec la psychanalyse ? », qui fit des remous en septembre dernier. Quant aux gens de métier, les praticiens, qui sont ici une petite moitié, ils se sont pliés à un exercice inédit en dehors des écoles d'orientation lacanienne : dire du mieux possible le souvenir qu'ils conservent de leur analyse à eux.

Si, au vu de ces noms, l'on m'objecte que « *Rasius et Baldus font honneur à la France* », etc. (*Les Femmes savantes*, IV, 3), je dirai que l'on se doit de jouer Clitandre quand on tombe sur Trissotin. « *Les yeux et les dons de la cour* » existent toujours : c'est l'œil des médias et c'est le don des Names (noms fameux, célèbres).

Et en 2006 ? Quelle bataille pour quel enjeu ? M. Philippe Douste-Blazy, quand il était ministre de la santé, s'était gardé de faire rédiger les embarrassants décrets d'application d'une loi particulièrement mal bâtie concernant le titre de psychologue. M. Xavier Bertrand, son successeur, aura-t-il la même sagesse ? Ou voudra-t-il donner un aliment au feu qui couve ? Nous le saurons très vite.

Jacques-Alain Miller est psychanalyste et directeur du département de psychanalyse de l'université Paris-VIII.

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :
mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres,
80, boulevard Auguste-Blanqui,
75707 Paris Cedex 13

AU FIL DES REVUES

« Les Temps modernes » : Franz Fanon et le nom « juif »

POUR QUI S'INTÉRESSE aux débats actuels sur la mémoire et le rôle de l'histoire, il est essentiel de lire le dernier numéro des *Temps modernes*. Un numéro qui, comme l'écrivit justement son directeur Claude Lanzmann, permet de « *déchiffrer en profondeur notre présent, d'éclairer les problèmes qui surgissent aujourd'hui, dans leur vérité et leur confusion, dans leurs raisons et déraison* ».

Au cœur de la revue fondée par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, un homme, Franz Fanon, qui aurait eu 80 ans cette année. Mort le 6 décembre 1961 des suites d'une leucémie à la veille de l'indépendance de son pays d'adoption, l'Algérie, il avait écrit quatre livres, *Peau noire, masques blancs*, *L'An V de la*

révolution algérienne, *Les Damnés de la terre* et *Pour la révolution africaine*. Parmi les nombreux et magnifiques textes qui rendent hommage à cette grande figure de la lutte contre le colonialisme, citons en particulier celui de Jean Améry, inédit en français, dans lequel ce juif autrichien, survivant d'Auschwitz et qui s'est donné la mort en 1978, auteur en 1966 de *Par-delà le crime et le châtimement*, racontait sa découverte bouleversée de *Peau noire, masques blancs* qu'il comprend de part en part à partir de sa propre expérience. Comme l'écrit Claude Lanzmann, « *il ne s'agissait pas alors de "concurrence", mais de solidarité et même d'universalité* ».

« *Le juif*, écrit Fanon, *n'est pas aimé à partir du moment où il est dépeint. Mais avec moi, tout prend un visage nouveau. Aucune chance ne m'est permise. Je suis surdéterminé de l'extérieur. Je ne suis pas l'esclave de "l'idée" que les autres ont de moi, mais de mon apparence (...). Quand on m'aime, on me dit que c'est malgré ma couleur. Quand on ne m'aime pas, on me dit que c'est à cause de ma couleur. Ma noirceur était là, dense et inscrutable.* » « *Son apparence de nègre*, commentait Jean Améry, *contaminait toute sa personne, non seulement elle colorait sa culture, ses talents, ses potentialités, mais*

encore elle supprimait toute possibilité de réflexion ontologique sur soi-même ».

Dans un autre article intitulé « Fanon et Sartre : Noirs et juifs », Bryan Chettyte rappelle combien fut grande l'influence d'Aimé Césaire sur Fanon, amenant ce dernier à écrire : « *Le racisme colonial ne diffère pas des autres racismes. L'antisémitisme me touche en pleine chair, je m'émeus, une contestation effroyable m'anémie, on me refuse la possibilité d'être un homme. Je ne puis me désolidariser du sort réservé à mon frère. Chacun de mes actes engage l'homme. Chacune de mes réticences, chacune de mes lâchetés manifestent l'homme.* »

Ce numéro l'atteste, écrit Claude Lanzmann en conclusion du récit de sa rencontre avec Franz Fanon à El Menzah, en 1960, « *on peut, on doit, tout à la fois, assumer le nom "juif" et honorer Fanon* ». De ce point de vue, il importe de lire deux autres articles de ce numéro des *Temps modernes* : le premier, intitulé « Le juif de négation », de Jean-Georges Milner ; le second, écrit par Eric Marty, intitulé « Alain Badiou, l'avenir d'une négation », est une réfutation du dernier essai du philosophe paru aux éditions Lignes (*Circonstances 3, portées du mot "juif"*, « Le Monde des livres » du 25 novembre et du 23 décembre 2005).

Dans son éditorial, Claude Lanzmann critique le manifeste intitulé « Liberté pour l'histoire », signé par nombre d'historiens de renom, réclamant l'abrogation de dispositions législatives votées en 1990, 2001 et 2005, « *indignes d'un pays démocratiques* » et qui ont « *restreint la liberté de l'historien* » (*Le Monde* du 14 décembre). D'accord avec eux pour abroger la récente loi sur les bienfaits de la colonisation (« *indéfendable et inepte* » écrit-il), Claude Lanzmann s'oppose en revanche à l'abrogation de la loi Gayssot qui sanctionne le négationnisme. Selon lui, ce texte est « *une garantie et une protection pour toutes les victimes* ». Cette loi, ajoute-t-il, « *n'est pas une limitation à la liberté de l'historien, mais se déduit au contraire de la rigueur propre à sa discipline : elle n'est rien d'autre que le rappel de l'obligation de vérité (...). Elle n'opprime personne, n'exerce nulle contrainte, elle défend des valeurs consubstantielles à la démocratie* ». Et de conclure : « *Qu'est-ce que cette angélique liberté des historiens ? Pourquoi cette sacralisation enivrée de leur discipline ?* » ■

FRANCK NOUCHI

Les Temps modernes, novembre-décembre 2005/ janvier 2006, N° 635-636, 26, rue de Condé, 75006 Paris

AGENDA

LE 20 JANVIER.
« **ESPRIT** ». A Lyon, la bibliothèque de la Part-Dieu inaugure une série de conférences et tables rondes sur le thème : « L'intelligence d'une ville, vie culturelle et intellectuelle à Lyon entre 1945 et 1975 » ; la première est consacrée aux cinquante ans de présence de la revue *Esprit* et au mouvement qui l'accompagne (à 18 h 30, 30, bd Vivier-Merle, rens. : 04-78-62-18-00 ou www.bm-lyon.fr).

LES 20 ET 21 JANVIER.
LANGUES. A Strasbourg, les 9^e Journées des poétiques « Entre deux langues » accueilleront notamment Anise Koltz, Claude Vigée, Salah Stétié, Jean Métellus et Michael Edwards (à la BMS-Centre-ville, 3, rue Kuhn, rens. : 03-88-43-64-64).

LES 20 ET 21 JANVIER.
WERTH. A Paris, la BPI et les éditions Viviane Hamy proposent deux journées autour de « Léon Werth, l'universel curieux » pour le cinquantenaire de la disparition de l'auteur et la parution de l'essai biographique de Gilles Heuré, *L'Insoumis, Léon Werth* (Viviane Hamy), avec, entre autres, Jean-Pierre Azéma, Françoise Gerbod et Philippe Sollers (à 11 h 15 le 20, et 14 heures le 21, petite salle, niveau - 1 du Centre Pompidou) ; le 25 à Marseille, l'œuvre de Léon Werth sera évoquée à la librairie Prado

Paradis, 19, avenue de Mazargues, 13008, à 17 h 30.

LES 20 ET 21 JANVIER.
INTERNET. A Paris, le Collège international de philosophie organise le colloque « Internet : espace public et enjeux de connaissance » en collaboration avec le programme Vox Internet et la revue *Sens public* (à 9 h 30, Carré des sciences, 1, rue Descartes, 75005 ; rens. : www.sens-public.org).

LE 23 JANVIER.
CABALE. A Paris, la 5^e conférence Alberto Benveniste reçoit Gil Anidjar, de l'université Columbia, qui parlera de « Cabale, littérature et séphardité », suivie d'un concert de fado par Bevinda (à 17 heures, à la Sorbonne, salle Liard ; entrée libre, rens. : www.ephe.sorbonne.fr/5portaila-benveniste.htm).

LES 23, 24 ET 25 JANVIER.
DREYFUS. A Paris, organisé sous la direction de Perrine Simon-Nahum et Vincent Duclert, le colloque « L'affaire Dreyfus. La naissance du XX^e siècle », pour le centenaire de la réhabilitation du capitaine Dreyfus, aura lieu à la Columbia University (Reid Hall, le 23 à 17 heures) ; à l'EHESS (le 24 de 9 h 30 à 17 h 30), en Sorbonne (le 24, de 19 h à 21 h 30, amph. Louis Liard) ; à l'Ecole normale supérieure (le 25, de 9 h 30 à 17 heures et de 18 h 30 à 21 h 30 à l'auditorium du Musée d'art et d'histoire du judaïsme).

Menasse, histoires souterraines

Dans « Chassés de l'enfer », le romancier autrichien tisse un va-et-vient magistral entre le destin des marranes et les tabous de l'Autriche contemporaine

Le temps ne coule pas, quelle blague ! Il bondit. Passe avec violence d'un état presque inerte, pétrifié, à un autre où tout s'enflamme, vibre et se cabre. Que deviennent les hommes, livrés à ce flux capricieux dont ils ne maîtrisent généralement ni le début ni la fin ? Comment parviennent-ils à maintenir une continuité, des filiations, des identités dans ce maelström ? Né en Autriche dans une famille juive, Robert Menasse sait les tourments et les ruptures engendrés par les soubresauts de l'histoire – si ce n'est dans sa propre vie (il est né en 1954), du moins dans celle de sa famille. Aussi n'est-ce pas sans liens avec sa biographie que cet écrivain de talent a bâti son passionnant roman, *Chassés de l'enfer*, qui donne la mesure de ces changements de rythme. Croisant les destins de deux jeunes hommes, à des époques et dans des climats différents, l'auteur projette son lecteur dans une ambitieuse réflexion sur les ressorts souterrains de l'histoire, faite de cassures et de répétitions, de pièges et de mensonges, de faux-semblants.

CHASSÉS DE L'ENFER (Die Vertreibung aus der Hölle) de Robert Menasse.

Traduit de l'allemand (Autriche) par Marianne Rocher-Jacquinet et Daniel Rocher, Verdier, « Der Doppelgänger », 444 p., 28,50 €.

mental autodafé organisé par l'Inquisition. Dissimulé sous le prénom chrétien de Manoel, diminutif « Mané », l'enfant subit les menaces et les sévices de la société de l'époque, dominée par le fanatisme religieux et la haine antijuive. Jusqu'au jour où, « chassé de l'enfer » par la persécution, Mané fuit le Portugal pour la Hollande, avec sa famille. Là, il retrouvera son identité, puis deviendra un rabbin célèbre, du nom de Manasseh ben Israël – érudit qui fut l'un des maîtres de Spinoza et probablement aussi l'un des ancêtres de Robert Menasse. La photographie d'une stèle portant son nom, en hébreu et en caractères romains, figure d'ailleurs à la fin du livre.

L'autre, Viktor Abravanel, personnage de fiction, est un historien qui se retourne sur le passé de sa famille (il

est présenté comme le descendant d'une autre figure historique, Isaac Abravanel, trésorier du roi Ferdinand d'Aragon et « l'un des exégètes bibliques les plus importants de son temps »), sur celui de son pays et sur sa propre jeunesse. Né en Autriche au milieu des années 1950, comme l'auteur lui-même, Abravanel est issu d'une famille mi-juive mi-catholique, dont les origines sont plus ou moins étouffées sous le poids des non-dits. Et c'est le silence, justement, qui fait le premier lien entre ces jeunes gens que plus de trois siècles séparent : les parents de Mané se taisent pour échapper à l'Inquisition, dont Menasse décrit les agissements avec une incroyable efficacité dramatique ; ceux de Viktor, eux, s'abstiennent de parler pour tenter d'oublier le passé encore frais – d'où le mutisme obstiné du grand-père quand son petit-fils lui demande, inlassablement : « S'il te plaît, raconte-moi comment c'était, à l'époque, au temps des nazis. »

Système de correspondances

A partir de là, le romancier bâtit un système de correspondances complexes et pourtant jamais ennuyeux, où les deux individus semblent, à certains moments, ne faire plus qu'une seule et même figure. Un récit répondant à l'autre, l'homme du XVII^e siècle paraît se réincarner dans celui du XX^e, bien que les histoires conservent des identités tout à fait distinctes, des rythmes propres et même des styles assez diffé-

« Cruel, dépressif et drôle »

Au jeu de massacre contre le pays d'origine, sport national des écrivains autrichiens, Robert Menasse occupe une place intermédiaire : moins radicalement critique que Thomas Bernhard, moins violent qu'Elfriede Jelinek et moins sombre que Peter Handke – plus romanesque au demeurant et nettement plus drôle que ses illustres compatriotes. Comme eux, pourtant, cet écrivain de 51 ans pratique avec une certaine délectation le bowling littéraire contre l'Autriche et les Autrichiens, renversant tour à tour leur passé mal enfoui, leurs hypocrisies, leurs égoïsmes. Une veine qui se trouvait déjà dans *La Pitoyable histoire de Leo Singer* (Verdier, 2000)



Robert Menasse (avril 2005). ISOLDE OHLBAUM

rents : chacun des jeunes gens se trouve, à un moment donné, dans le rôle du traître, de celui qui a si bien absorbé le code du persécuteur qu'il en adopte le comportement. Chacun tombe amoureux d'une fille nommée Maria. Chacun joue le rôle de la Vierge dans un tableau vivant. Chacun éprouve, enfin, de la peur face à la violence des plus forts. Surtout, les personnages souffrent de la claustration, de diverses manières. Il y a l'enfermement physique, d'abord, dans des internats (laïque pour Viktor ou religieux pour Mané, qui est enfermé dans un pensionnat de jésuites pendant que ses

parents sont torturés par l'Inquisition), mais surtout la réclusion morale de qui ne comprend pas, ne peut pas dire, ne souhaite rien tant que devenir invisible pour ne pas endurer la fureur des autres. Il s'agit, inculque-t-on à Mané chez les jésuites, de « haïr toute exception. Soi-même compris ».

Le vocabulaire du silence est hypertrophié, dans ce « monde muet » où même les « hurlements » sont « sourds ». Et la rupture de ce silence absolument spectaculaire, comme pour illustrer ces caprices de l'histoire, qui jaillit de sa boîte à la manière d'un diable : Mané se met à pousser des cris de nouveau-né, le jour

où il quitte les terres de l'Inquisition, tandis que Viktor provoque un scandale au cours d'un dîner d'anciens élèves, en affirmant que tous ses professeurs étaient nazis pendant la guerre. Sous la plume cruelle, ironique et inventive de Robert Menasse, qui sait insuffler à ses personnages des voix inoubliables, les mécanismes les plus secrets de l'histoire semblent resurgir inlassablement, à des siècles de distance.

Illusion d'optique, pourtant : fuyant les réponses trop simples aux problèmes compliqués, le livre interdit finalement à son lecteur de penser que l'histoire fonctionne de façon circulaire. Et c'est leur parole, ou plutôt leur manière de briser le silence, qui différencie finalement les personnages en les individualisant. Car, en arrière-plan de son jeu de miroirs, Menasse entretient l'idée que, non, l'histoire ne se reproduit jamais exactement, contrairement à ce que pourraient faire croire certaines similitudes. Les vies des deux hommes ne se superposent pas, leur tonalité même comporte au moins une différence de taille : il y a du comique dans la manière dont l'auteur parle de Viktor (certains épisodes concernant ses grands-parents sont à se tordre) et jamais dans les parties relatives à Mané-Manasseh. Si la continuité peut bel et bien exister, sous la forme d'une filiation spirituelle, humaine, intellectuelle, elle s'arrête aux frontières les plus intimes de la personne, à sa capacité de parler (pour écrire des romans, par exemple), de crier ou de raconter des histoires, ne serait-ce que pour résister aux convulsions de l'histoire. ■

R. R.

RAPHAËLE RÉROLLE

écrit est plus ou moins autobiographique, dans la mesure où cela part d'expériences vécues sur lesquelles on brode. » Viktor Abravanel lui ressemble-t-il, alors ? « Disons que certaines consolations de base de sa vie sont aussi les miennes... » Et, s'il admet que le premier Menasse arrivé à Vienne, au milieu du XIX^e siècle, venait bel et bien d'Amsterdam, là où s'établit le héros de son roman, l'auteur n'a pas effectué de recherches véritables sur ce très probable ancêtre. « Quatre cents ans, c'est très loin, et puis j'ai la chance de vivre à une époque où personne n'exige des certificats généalogiques, je ne vais pas m'en fabriquer un moi-même ! » ■

Erika et Klaus Mann au temps de l'insouciance

Ils étaient les « enfants terribles » de Thomas Mann, les deux aînés des six, Erika et Klaus, nés en 1905 et 1906. Ils ont été excentriques, aventureux et fous, mais aussi très courageux, militants antinazis de la première heure, exilés à New York où ils ont créé une revue, avant que Klaus ne s'engage dans l'armée américaine. Klaus Mann est notamment l'auteur d'une autobiographie magnifique, *Le Tournant* (en poche, 10/18) et d'un *Journal* (en poche, « Biblio », deux volumes).

Ensemble, le frère et la sœur, aux relations presque incestueuses et qui aimaient à se faire passer pour jumeaux, ont écrit quatre livres : *A travers le vaste monde* (1929), qu'on vient de traduire en français, *Das Buch von der Riviera* (1931), *Escape to Life* (1939) (1), *The Other Germany* (1940).

Ce premier texte commun, *A travers le vaste monde*, est le récit d'un voyage qui n'est pas une fuite, comme le seront les suivants, mais le périple, en Amérique et en Asie, de jeunes gens bien nés, issus d'une Europe raffinée, cultivée, cosmopolite. Ils n'ont pas encore pris la mesure de la tragédie qui menace, le temps est à l'insouciance.

Même si ce voyage leur montre « que l'Europe n'est pas le monde et qu'elle sera forcée de perdre sa place dans l'univers si elle continue à s'épuiser et à se déchirer elle-même dans une querelle suicidaire entre frères ennemis », c'est à elle qu'ils appartiennent, en esprit.

Quand ils embarquent à Rotterdam, le 7 octobre 1927, destination New York, ils veulent surtout oublier leurs problèmes professionnels – l'échec d'une pièce de théâtre de Klaus, où jouait Erika – et privés – mariages ratés. Bien que leur éditeur américain leur ait demandé de différer leur tournée de conférences, ils ont décidé de partir, comme s'ils n'avaient pas reçu cette information.

Ils vont rester six mois aux Etats-Unis, puis en trois mois aller à Hawaï, au Japon, en Corée, traverser la Sibirie pour arriver à Moscou, avant de rentrer en Allemagne, en juillet 1928, en passant par Varsovie. Constamment, ils manqueront d'argent, ce qui ne les empêche pas de descendre dans des hôtels de luxe. Et leur entrent, leurs relations les sauveront toujours à la dernière minute, comme ils le racontent avec humour et désinvolture.

Ce voyage qu'on refait avec eux est un vrai bonheur, dont on ne peut donner ici qu'une sensation. Ce sont des observateurs avisés et minutieux, curieux de tous et de tout, musique, théâtre, cinéma, littérature. Aidés par leurs compatriotes émigrés, ils

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

rencontrent le Tout-New York comme le Tout-Hollywood. Ainsi croise-t-on Garbo : « Nous l'avons surtout entendu dire qu'elle était terriblement fatiguée, mais elle n'avait pas besoin d'en faire davantage car elle savait l'effet que dégage inmanquablement l'inquiétante froideur de sa beauté de sirène. »

Mais ils veulent voir aussi l'autre Amérique, alors on se retrouve dans un village du Kansas : « Quelle désespérante tranquillité ! Le plus misérable, le plus isolé des villages d'Europe a une vie intérieure, un rythme, il s'est organisé autour de son église. Mais ces rues tracées au cordeau respirent la mort. »

Quinze jours idylliques à Honolulu,

puis Tokyo, et « un peuple qui oscille entre Orient et Occident », mais un théâtre incomparable. La Corée, avec le regret de ne pouvoir aller en Chine, et le chemin du retour, par la Russie soviétique – ils restent perplexes – et Varsovie, qui, après Moscou, « donne l'impression d'être un paradis du luxe abominablement bourgeois ».

C'est à Dominique Laure Miermont qu'on doit, depuis des années, de pouvoir retrouver, non seulement les enfants Mann, mais d'autres figures – un temps oubliées – de cette Europe d'avant 1940, comme leur amie suisse Annemarie Schwarzenbach. Les deux cycles de poèmes de celle-ci, *Rives du Congo* et *Tétouan*, écrits en 1941-1942 (la dernière année de sa vie), publiés dans un beau petit livre bilingue illustré, sont plus une curiosité qu'un chef-d'œuvre. En dépit de la postface enthousiaste de Nicole Le Bris, qui prend le risque d'y voir « quelque parenté » avec *Les Illuminations* de Rimbaud.

Mais ils sont le témoignage lyrique, violent, déchirant, de la douleur de vivre qui n'a jamais quitté cette jeune femme passionnée et douée. Dont la courte existence – 34 ans – est

peut-être la plus belle œuvre, comme le montre l'excellente biographie de Dominique Laure Miermont, *Annemarie Schwarzenbach ou le mal d'Europe* (Payot, 2004). Un mal de vivre qui eut aussi raison de Klaus Mann – il se suicida à Nice en 1949 – et dont Erika, morte à l'hôpital de Zürich en 1969, fut la seule rescapée.

À TRAVERS LE VASTE MONDE (Rundherum. Abenteuer einer Weltreise)

d'Erika et Klaus Mann. Traduit de l'allemand par Dominique Laure Miermont et Inès Lacroix-Pozzi, présentation et notes de Dominique Laure Miermont, Payot, 210 p., 18 €.

RIVES DU CONGO. TÉTOUAN (Kongo-Ufer. Aus Tetouan)

d'Annemarie Schwarzenbach. Traduit de l'allemand par Dominique Laure Miermont, & esperluète éditions (9, rue de Noville, 5310 Noville-sur-Mehaigne, Belgique) 96 p., 15 €.

(1) Fuir pour vivre, *Autrement*, 1997.

Jean Rouaud réinvestit la grande tradition romanesque du XIX^e siècle dans une histoire d'amour sur fond de drame de la Commune

Le salut par le roman

Si l'on devait classer les romans en fonction de l'énergie qu'ils contiennent et de la confiance dans le genre romanesque qu'ils manifestent, *L'imitation du bonheur* devrait être au plus haut. Mais à ce livre débordant et généreux, qui aligne avec aisance ses 600 pages, une préface était nécessaire. Elle se trouve déjà écrite et publiée, sous la forme d'un autre livre, le précédent, *L'invention de l'auteur* (Gallimard, 2004). Eclairant pour mesurer le

L'IMITATION DU BONHEUR de Jean Rouaud.

Gallimard.
580 p., 22,50 €.

projet, et surtout le désir de l'écrivain, ce livre n'est évidemment pas un préalable indispensable à la lecture de *L'imitation du bonheur*. Avant cet adieu à une certaine forme de création, qui était en même temps (et surtout) une belle déclaration d'amour à tous les possibles de la littérature, il y a avait eu cinq romans publiés chez Minuit, dont le premier, prix Goncourt en 1990, *Les Champs d'honneur*. Tous appartenaient à la veine autobiographique et familiale.

Achévé donc le cycle des origines dans la vieille société rurale d'une Loire-Inférieure pluvieuse, marquée par deux guerres, « au bord de basculer dans la

modernité ». Nous sommes ailleurs, mais toujours, bien sûr, dans ce que Rouaud nomme « le grain du monde ». Et puisque la littérature offre un inépuisable moyen de déplacement, nous voyageons dans les deux dimensions du temps et de l'espace. Et surtout dans celle, essentielle, fondatrice, de l'imaginaire, qui opère la « transmutation du réel en phrases pour le donner à voir ». L'imagination est d'ailleurs la grande puissance dédicataire de *L'imitation du bonheur*. Mais il fallait un repoussoir à cet éloge, une sorte de figure adverse – ou inverse. Emile Zola, qui avait annoncé en fanfare « la mort de l'imagination » comme s'il s'agissait de « la fin d'un tyran », est commis à ce rôle ingrat.

Vastes horizons

C'est vraiment une « perspective » qui s'ouvre alors, avec « tout ce monde à réinventer, à porter à bout de phrases (...), sachant (...) que les recettes traditionnelles pour le transcrire sont depuis longtemps dépassées, obsolètes, qu'elles ne rendent plus compte de rien et que l'innocence en ce domaine appartient au paradis perdu du roman ».

Mais ce « paradis perdu », paradoxalement, est disponible, encore et toujours à découvrir, à habiter. C'est ce à quoi s'est employé Jean Rouaud, non en



La statue de Napoléon renversée, place Vendôme, le 16 mai 1871. COLLECTION ROGER-VIOLLET

inventant de nouvelles « recettes » mais en réinvestissant à sa manière, avec confiance et entrain la tradition romanesque du XIX^e siècle représentée par ses figures tutélaires : Balzac, Dumas, Chateaubriand (plus que Hugo) pour le souffle poétique, la hauteur du regard, les vastes horizons, de « Paris à Jérusalem ». Les muses de la fiction ont besoin du réel et de l'histoire. Pour Rouaud, qui n'est pas homme à s'évader ou à se soustraire au monde, ce sera la Commune, suite d'événements glorieux et malheureux, avec ses morts et ses vivants,

ses lâches, ses héros – dont Eugène Varlin « l'admirable », chanté ici avec une juste émotion –, ses méchants (les versaillais) et les « communeux », ces victimes expiatoires de leur propre utopie.

C'est ici que l'on entre dans le vrai roman de Jean Rouaud, qui se développe autour de deux personnages : Constance Monastier, jeune bourgeoise, épouse d'un industriel soyeux des Cévennes, et Octave Keller, miraculé et témoin de la Commune. La rencontre des deux amoureux est la matrice d'une autre rencontre, celle de deux

mondes, de deux visions du monde qui trouvent, un moment, trois jours durant, à s'accorder.

Mais ce roman d'aventure, d'histoire et d'amour, ce récit à la fois enlevé et classique, politique et sentimental, frémissant d'approbation pour l'utopie et brûlant d'indignation contre sa cruelle répression, est enchâssé dans un propos beaucoup plus large. Là, l'auteur se regarde agir, écrire, aimer et conduire ses personnages. Cependant, ce n'est pas en surplomb au-dessus de son récit que se tient Rouaud, même s'il revendique la position du chef d'orchestre, du demiurge. « Un roman, ça imagine, ça analyse et ça raconte... »

Pour manifester la toute-puissance de la fiction et de l'imaginaire, Jean Rouaud met en œuvre plusieurs techniques, joue de multiples instruments. L'histoire du cinéma, celle de la photographie sont sollicitées, mises en parallèle avec les pouvoirs et privilèges de la littérature. L'écrivain dialogue avec son personnage, Constance, l'interpelle, tombe presque amoureux de ses « yeux couleur de grisaille atlantique ». L'omniprésence de Rouaud tout au long de son propre livre est la conséquence directe du basculement du genre dans la « modernité ». Comme si l'innocence était désormais interdite, qu'il fallait sans cesse se justifier, s'expliquer, se regarder agir et écrire. Cela a pour effet d'alourdir l'énergie et le rythme du livre. A force de se distribuer en mille digressions, bifurcations et apostilles, cette énergie se perd, se dilue. Et on peine, non à retrouver le fil, mais à conserver l'intérêt et, surtout, le sentiment d'intense bonheur que l'auteur sait si bien, en beaucoup de pages, nous procurer. ■

PH.-J. C.

PATRICK KÉCHICHIAN

« Ta révolution n'est qu'un tourbillon de mots ! »

LES MILLE MOTS DU CITOYEN MORILLE MARMOUSET

de Frédéric Cathala.
Albin Michel, 416 p., 21,50 €.

Dans le rêve utopique qui anima, jusqu'au cauchemar parfois, les hommes de la Révolution, aucune piste de régénération ne fut dédaignée : définition nouvelle des droits et devoirs de chacun, conception refondée du temps, initiation d'un système de mesures inédit, panthéons – déesse Raison, Etre suprême... Manqua toutefois la nécessaire refonte globale d'un lexique où chacun s'entendait à bannir « monarques » et « tyrans », « saints » et autres tristes « sires », éradiqués des calendriers comme exhumés de leurs tombeaux, sans forcément s'entendre aussi clairement sur d'autres notions, plus essentielles encore pour dire l'ordre nouveau.

Ce pari fou, le citoyen Morille Marmouset, « grammairien patriote au service de la Nation », l'a relevé. Un drôle de personnage, bossu boiteux aux allures de Polichinelle et à l'élégance de gros insecte, qui circule dans les rues en serrant contre lui un registre vert comme le plus précieux des trésors. C'est là que Marmouset consigne les mille mots de la langue nouvelle qui dissipera à jamais l'obscurité des quiproquos et autres imbroglis en déjouant le piège des synonymes. Son « onomasticon », c'est sa contribution capitale au grand œuvre républicain : la réforme du langage pour atteindre la concorde universelle.

Feuilletonnesque en diable

Mais comment mener à bien un si vaste chantier quand son travail le requiert auprès de l'accusateur public Fouquier-Tinville – la Terreur entre dans sa phase la plus radicale –, et que son domicile,

de la Contrescarpe, abrite des ci-devant hors la loi, des espions et une secte obscure qui manque compromettre l'Incorruptible lui-même !

Couvé par les patriotes Callimaque Truineau et Spartacus Pouffard, dont le champ d'action n'excède presque jamais l'estaminet du marchand de vin mais qui veulent leur part du « trésor », Marmouset ne voit pas les dangers qui le menacent, aveuglé par sa mission et l'amour de Sidonie, une jeune aristocrate qui naturellement ne le voit pas. Corruption et malversations, trahisons et abus de pouvoir, rien ne manque à une intrigue feuilletonnesque en diable, dont le langage est toutefois le véritable enjeu. « Ta Révolution n'est qu'un tourbillon de mots ! », s'irrite tante Marguerite.

Adeptes zélés de ce grand mouvement qui renomme tout, les rues et les bâtiments, les jours de la semaine et même les personnes – Morille s'appelle en réa-

lité Homère et si sa pupille Aglaé veut bien être une demoiselle Chat, sa tante s'insurge quand il lui donne du Dindon ! –, le linguiste illuminé ne voit d'autres dangers que la confusion de la comparaison, sans ambiguïté, et de la métaphore, dangereuse par les illusions qu'elle fait naître.

On avait découvert Frédéric Cathala avec un formidable premier roman, *Le Théorème de Roitelet* (Albin Michel, 2004) où le service des statistiques de l'armée française, aux heures sombres de la Grande Guerre, devenait le cadre d'une farce aussi énorme qu'effroyable. Même démesure ici, même roborative santé d'une intrigue qui ose tout, avec un sens du pittoresque qui ancre durablement ses héros dans l'esprit du lecteur. Avec une fois encore une leçon plus grave qu'il n'y paraît, si l'humour n'abuse pas le lecteur. ■

Le deuxième roman, mélancolique, de Gérald Tenenbaum Le passé, éternel horizon

Après *Rendez-vous au bord d'une ombre* (éd. Le Bord de l'eau, 2002), son premier roman, Gérald Tenenbaum livre dans *Le Geste* l'histoire d'un homme absent, perdu dans l'effacement de sa quête. De ce personnage, on ne connaîtra jamais le nom : il est simplement « lui ».

Lui fuit sa vie, son travail de mathématicien, son visage dans le reflet du miroir. Il a quitté sa femme. Mais elle aussi est partie. Alors qu'il veut « rallier la petite touche de bleu qui l'attendait de l'autre côté du ciel », il se heurte au vide de cette maison abandonnée par celle qu'il avait voulu rejoindre « un soir d'autan », croyant qu'il n'était pas trop tard. « Elle » – sa seule identité – « n'avait jamais aimé ce bleu ». Motif récurrent, le bleu revient par touches, comme les autres couleurs, maniées avec poésie. « La route boueuse » est « un fil ocre », au long duquel son personnage tente de retrouver sa vie.

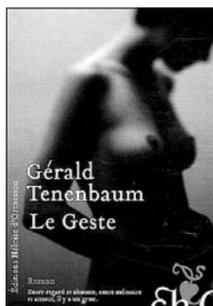
Il demande : « Que fait-on de ceux qui ont perdu... ? » Mais perdu quoi ? L'auteur brouille

les pistes et pousse le lecteur à reconstituer un puzzle, avec les morceaux de passé imbriqués dans le présent, distillés au gré du texte. Son présent à « lui », c'est le retour à la vie réelle par l'intermédiaire d'un ami de jeunesse, Robert Kipnis, fils de Samuel, rescapé de Buchenwald. Kip lui « fait la place » dans sa vie, l'entoure d'une « ombre rassurante ». Il rencontre ses proches : Léah, libraire, et Marie, institutrice. Les deux femmes vont prendre une place importante dans sa vie. La première devient sa confidente, la seconde, sa compagne. Mais le désir d'exister, il ne le retrouve pas complètement. Car au moindre signe le passé affleure et le pousse à fuir à nouveau.

Gérald Tenenbaum mêle cette « fatalité » à celle de Perceval, le chevalier gallois, dont il acquiert l'ouvrage dans la librairie de Léah. L'histoire du chevalier et de sa quête du Graal est présente en filigrane, donnant un écho mystérieux au récit, tout comme les allusions à ce « geste » qu'il aurait accompli avant de reprendre la route, ce « soir d'autan ». Geste dont on sait peu de chose avant le dénouement, si ce n'est que c'est « un geste d'adieu » ou encore « un dernier geste à deux ». L'auteur nimbe d'une atmosphère mélancolique cet itinéraire blessé.

L'hiver est « violacé », le ciel prend des reflets ocre. Son style rythmé nous absorbe jusqu'à l'achèvement. ■

Cécile de Corbière



LE GESTE de Gérald Tenenbaum.

Ed. Héloïse d'Ormesson.
154 p., 16 €.

Les dangers de la vérité comme support de la fiction L'art du tueur

LA MÉTHODE STANISLAVSKI

de Claire Legendre.
Grasset, 376 p., 18,50 €.

L'horreur fascine. Quoi qu'on en pense, le tueur en série est un personnage qui suscite autant d'aversion que de curiosité. Le placer au centre d'un récit, c'est le défi romanesque que Claire Legendre relève et réussit en utilisant les ingrédients d'un « polar » – viol, assassinats, chasse à l'homme – sans faire de son histoire un roman policier, mais une de ces œuvres dites psychologiques, c'est-à-dire tout simplement humaines.

Pour ce, elle crée, avec Graziella Vaci, une narratrice qui, en résidence à la Villa Médicis, se passionne pour un « tueur des trains », relève tout ce que la presse en dit, en compose une pièce de théâtre que monte Vlad, un metteur en scène aussi séduisant que diabolique. Il dirige un cours d'art dramatique et pratique la méthode par laquelle Stanislavski rendit célè-

bre l'Actors Studio : se servir de souvenirs affectifs personnels pour créer le personnage qu'on interprète.

C'est dans cet esprit que les répétitions commencent, le rôle principal étant donné à Serena, une actrice choisie par Vlad et acceptée difficilement par Graziella. Le début du travail difficile est vite interrompu ; le corps de Serena est trouvé le long d'une voie ferrée. Elle a été poignardée. Léa, une élève de Vlad, la remplace.

Ingérence du vrai

Cependant qu'au drame de la pièce se superpose l'enquête sur la mort de Serena, il apparaît que bien des gens avaient une raison de la tuer, dont Vlad, un acteur, « tueur de trains » lui-même, voire l'acteur qui donnait la réplique à Léa quand elle mourut au cours d'une représentation dans des conditions étranges qui mêlent le jeu et le réel.

A qui entrera dans le roman, laissons le soin de découvrir le coupable. C'est intéressant, mais l'essentiel n'est pas là. Il

est dans l'art avec lequel la romancière entrelace le fait divers du tueur en série et sa transposition dans la fiction par une œuvre dramatique qui sera l'occasion d'un meurtre ramenant à la réalité.

Ce jeu entre ce qui fut, ce qui aurait pu être et ce qui est est d'autant mieux maîtrisé que Claire Legendre l'illustre par la « méthode Stanislavski » et les interférences qui naissent au « seuil du subconscient », ce que reconnaît Vlad disant à Graziella : « Toi, tu ne risques rien avec tes mots... Mais moi, les êtres humains, c'est comme jouer avec le feu. » L'espèce d'ingérence du vrai pour donner au faux l'illusion de la vérité délicate, chez l'interprète, la frontière entre son moi et celui du personnage qu'il incarne.

Toute la force et la noire beauté du roman tiennent à la simplicité du texte pour traduire les situations complexes qui conduisent aux conséquences du maniement de ce feu, ici, la mort. ■

PIERRE-ROBERT LECLERCQ

Les déchirures d'une jeunesse marocaine habitée par un seul rêve : partir

Ben Jelloun, romancier des destins croisés

De la trentaine de livres écrits par Tahar Ben Jelloun, celui-ci, *Partir* – le premier chez Gallimard, après le *Seuil* – est sans doute l'un des plus radicaux et des plus courageux. Comme ses personnages, et avec eux, le romancier s'affronte à son pays aimé, le Maroc, à ce monde arabe « aujourd'hui en bien mauvais état », à sa ville, Tanger. Tanger, séparée de l'Europe par un simple détroit. Tanger, port qui invite au départ.

Comme souvent chez Ben Jelloun tout commence dans un café. Un café de Tanger, le Hafa, où des hommes, en silence, boivent du thé à la menthe et fument de longues pipes de kif. Ils sont pauvres, ont à peine de quoi payer le thé et le kif. C'est là qu'on voit apparaître Azz El Arab, que tout le monde appelle Azel, l'un des héros de ce roman de destins entrecroisés, celui qui structure ce récit kaléidoscopique.

Jeune diplômé sans emploi, à la charge de sa mère et de sa sœur Kenza, Azel, comme tant d'autres, rêve de partir, de fuir ce pays qui ne lui propose aucun avenir, d'aller chercher en Espagne, voire en France, une autre vie. « *Partir, quitter cette terre qui ne veut plus de ses enfants, tourner le dos à un pays si beau et revenir un jour, fier et peut-être riche, partir pour sauver sa peau, même en risquant de la perdre.* »

Azel souhaite devenir « un homme debout, un homme qui n'a plus peur, qui n'attend pas que sa sœur lui file quelques billets pour sortir acheter des cigarettes ». Il n'ignore pas les dangers des traversées clandestines vers l'Europe. Il a vu la mer rejeter « les cadavres de quelques

noyés » qui n'ont jamais atteint l'Espagne. Son cousin et ami Noureddine a été l'une des victimes des passeurs véreux, comme le répugnant Al Afia, mafieux qui surchargent les bateaux, faisant fortune sur le malheur et la mort.

Tahar Ben Jelloun, en quarante chapitres, ne suit pas seulement Azel au bout de sa folie du départ. Il dessine d'autres portraits de jeunes gens, tous habités de la même obsession : partir. C'est une sorte de mosaïque, la cartographie de multiples détresses. Le style est précis, sans le lyrisme de conteur oriental qu'affectionne souvent Ben Jelloun. Ce n'en est que plus terrible et plus émouvant. On voit certains de ces jeunes se faire embrigader par les islamistes, d'autres s'installer en Espagne et se prostituer pour y survivre.

La si délicate petite Malika, voisine d'Azel, qui répondait à la question « *Que veux-tu faire plus tard ?* » : « *Partir* », doit travailler dans l'usine de crevettes où « *les filles s'en allaient après six mois, les doigts rongés par l'eczéma et certaines atteintes de pneumonie* ». Azel, lui, ne veut ni rejoindre les fanatiques, ni se résigner. Il proteste, insulte le « *pourri* » Al Afia et se fait tabasser. C'est ainsi qu'il rencontre Miguel, un galeriste partageant sa vie entre Barcelone et Tanger, qui, une nuit, lui porte secours.

L'histoire de Miguel, qui aime les garçons, et d'Azel, qui accepte de devenir son amant – tout en étant amoureux d'une jeune femme, Siham – pour avoir un visa et s'installer à Barcelone, Tahar Ben Jelloun la restitue dans toute sa complexité. Il faut la suivre dans ses méandres, ses contradictions, loin du

cliché du jeune Marocain se vendant à un Européen homosexuel qui profite de son désarroi.

La figure de Miguel, dont on comprend petit à petit la singularité, est, comme celle d'Azel, à la fois bouleversante et repoussante. La question que pose Ben Jelloun à travers Azel est finalement : jusqu'où peut-on renoncer à soi-même pour partir ? Et reste-t-il alors la moindre chance de revenir ? Ou même de s'accomplir dans l'exil ? La réponse n'est pas très encourageante lorsqu'on accompagne Azel dans sa chute, jusqu'au point de non-retour.

« Trompe-l'œil »

Il faudrait aussi s'attarder auprès de la mère d'Azel, Lalla Zohra, qui observe tout cela et ne dit rien. Pas plus qu'elle ne se prononce quand sa fille Kenza, sœur d'Azel, demande à épouser Miguel, pour partir elle aussi. Ce qui se fait, Miguel se convertissant à l'islam et devenant Mounir. En arrivant à Barcelone il installe Kenza dans sa chambre d'amis... Séjour qui ouvre sur bien des péripéties.

C'est de la décision de Kenza – « *l'heure était enfin venue de rentrer au Maroc* » – que naît le dernier chapitre « *Revenir* », où Tahar Ben Jelloun retrouve son ton de conteur et de poète. Ces émigrés qui « *n'ont pas trouvé leur place* » et « *ont déjà oublié pourquoi ils avaient émigré* » prennent un bateau, « *peut-être pas un bateau, juste une maquette, un trompe-l'œil, une simple image jetée sur l'eau* ».

« *Et si ce bateau n'était qu'une fiction, un roman flottant sur les eaux, un roman en forme de bouteille jetée à la mer tant de mères explorées et fatiguées d'attendre ?* » Ou bien le rêve d'un écrivain qui vient de décrire les déchirures de la jeunesse de son pays, possédée de ce désir irraisonné : partir. Et qui invente un retour magique, un salut par le roman. ■

Jo. S.



PARTIR
de Tahar Ben Jelloun.

Gallimard, 270 p., 17,50 €.

ZOOM



JE VAIS DE MIEUX EN MIEUX,

de Marie-Dominique Lelièvre
Gabrielle est une femme qui a tout pour être heureuse. Son mari, Pierre Delair, rencontré alors qu'elle « *traversait une période de désarroi* », lui donnait le sentiment d'être comprise « *pour la première fois* ». Ensemble, ils ont eu une fille, Inès. Parisiens, élégants, ils passent l'été dans leur maison de Spero, une île qui ressemble à la Corse. Cette existence paradisiaque, immortalisée par le magazine *Wallpaper*, n'est que la façade d'un amour froid, aussi minéral que le paysage pelé et « *les terres anémiées du maquis* ». Le livre est

touchant, même s'il peut parfois manquer de profondeur. Energique et pointue, l'écriture de Marie-Dominique Lelièvre restitue avec justesse les angoisses de Gabrielle. Une femme niée par le manque d'amour, qui se bat pour exister à nouveau. C. de C.
Flammarion, 204 p., 17 €.

BARNUM, de Pierre Brunet

Au chauffeur de taxi qui lui demande s'il revient de vacances, Antoine répond : « *En quelque sorte.* » Comment dire qu'il vient de passer quelques mois à « *enterrer les morts et nourrir des assassins* » ? C'est pourtant ce qu'il a l'impression d'avoir fait au Rwanda où, par désœuvrement, il est parti avec une ONG. A son retour, celui qui fut un mondain indifférent aux drames de la planète, n'échappe pas aux effets d'un tel séjour dans le « *barnum* », ce « *cirque humanitaire* » qui s'installe où sont les drames de la famine ou de la guerre. Le sujet est vaste, délicat par ce qu'il nécessite d'esprit critique. Pierre Brunet le traite sans concession ni romantisme, en choisissant le récit d'une vie qui se divise entre « *avant* » et « *après* » l'expérience de la misère, en ce qu'elle a de plus horrible mais aussi de plus propice à décourager les bonnes volontés. Cynique qui se réconcilie avec lui-même dans le même temps où il prend conscience des autres, Antoine, qui acceptera une mission à Sarajevo, est de ces personnages romanesques qui illustrent les réalités d'une époque. Ils n'ont pas toujours cette force et cette présence que leur donne ici un évident talent d'écriture. P.-R. L.
Calmann-Lévy, 254 p., 18 €.



LES CINQ ET UNE NUITS DE SHAHRAZÈDE,

de Mourad Djebel.
Dominant la Méditerranée, une falaise monumentale. A sa force, viennent s'adosser deux amants, pour des retrouvailles interdites dans l'Algérie des années 1990. L'Hôtel de la Falaise est leur refuge. C'est là que Loundja, la femme, emmène son amant. En cet automne 1994, l'homme a plongé dans une profonde dépression, après la vague de terreur qui endeuille l'Algérie. La femme entreprend de réveiller son désir à l'aide du verbe et de la poésie. Ainsi commence le roman virtuose de Mourad Djebel, écrivain algérien

encore peu connu, né en 1967 et auteur d'un premier récit, *Les Sens interdits* (La Différence, 2001). Trois écrits parallèles structurent ce livre exalté : l'histoire d'amour, qui permet de retracer l'histoire algérienne, de l'indépendance aux années noires ; les récits de la nuit, pétillant d'humour et d'érotisme, où Loundja renoue avec la tradition des conteuses ; le carnet tenu par l'homme au cours de son exil parisien. La lente lacération des cœurs, les persécutions conjuguées des islamistes, des militaires, des gardiens familiaux de la morale semblent, le temps du roman, céder le pas devant la puissance du verbe. Dans leur refuge, les amants se récitent René Char ou Kateb Yacine, et font l'amour avec rage. C. Ba.
Éd. de la Différence, 366 p., 23 €.

Le premier roman pour adultes de Valérie Zenatti

Là-bas et maintenant

EN RETARD POUR LA GUERRE

de Valérie Zenatti.
Ed. de L'Olivier, 192 p., 17,50 €.

Elle dit être toujours en état d'écriture. Parfois cela prend la forme d'un texte pour enfants – et des meilleurs : *Quand j'étais soldate*, *Une bouteille dans la mer de Gaza* (1) ; parfois d'une traduction – c'est elle qui a remis au goût du jour Aharon Appelfeld, l'un des plus grands écrivains israéliens. Aujourd'hui, Valérie Zenatti s'aventure sur le chemin des adultes, auxquels elle offre ce premier roman, bouleversant.

Un premier roman qui lui ressemble et qui s'ouvre comme une comptine : une petite fille écossaise des haricots avec sa mère. Moment innocent s'il en est, jusqu'à ce qu'elle découvre, en croquant un mauvais grain, que la pourriture existe – « *dissimulée, noire et gluante* ». La pourriture, c'est cet interdit suprême que Valérie Zenatti ne nomme qu'une fois : l'inceste. Ce sont les gestes de cet oncle qui, à jamais, salissent et abîment Constance, son héroïne et narratrice, la projetant dans un temps – celui des adultes – qui n'est pas le sien. Est-ce pour cela qu'elle choisit de partir étudier l'histoire antique (Flavius Josèphe) à Jérusalem ? Qu'elle ne parle qu'au présent et rêve de se « *façonner une enfance qui donne des forces pour vivre la suite* » sans rien effacer, pourtant, de sa mémoire ?

Janvier 1991. Israël ne dort plus depuis que la guerre du Golfe menace. Les supermarchés sont vides. Les étudiants étrangers ont déserté le campus. « *Se terrer chez soi. Se tenir prêt. Avoir son masque à portée de main.* » A quelques jours de l'ultimatum, alors que chacun redoute l'utilisation d'armes chimiques, Constance, elle, confectionne des paniers de nourriture biologique – nécessaire ironie pour ne pas se laisser abattre. Pourtant, les questions pleu-

vent : peut-on, doit-on faire des projets ? « *Je me demande qui était le premier homme, ou la première femme à avoir employé le futur, quelle étrange idée de parler de ce qui n'est pas, de ce qui n'advientra peut-être jamais, et pourtant, un jour, quelqu'un a dit demain, dans un an, dans un siècle. Ce devait être une femme, certainement, une femme qui portait un enfant dans son ventre.* »

Presque sœur

Cette femme, c'est Tamar, sa meilleure amie, cette presque sœur dont elle a toujours rêvé. Cette femme si forte que Constance n'est pas encore, même si, déjà, elle le sait, elle le sent, elle doit se libérer de ce passé qui la maintient dans un temps qui n'est plus le sien désormais. Pour qu'enfin elle puisse se défaire de ces nœuds qui l'empêchent de grandir, de ce passé qui ne passe pas, il lui faudra quitter Jérusalem et ses pierres chargées d'histoire pour Tel-Aviv, ville de tous les printemps et de toutes les promesses.

Valérie Zenatti dit tout cela : la guerre, ses atrocités et ses attentes ; le besoin, absolu, de passé et de mémoire ; mais aussi la nécessité, vitale, du présent – d'être soi et à soi maintenant – sentiment israélien s'il en est. Avec *En retard pour la guerre*, Valérie Zenatti signe le livre de la libération, de la réappropriation de la vie et du corps. Et fait une entrée remarquable dans le monde des adultes. ■

EMILIE GRANGERAY

(1) *Paru à L'École des loisirs, ce texte a obtenu en 2005 le prix Tam-tam/« Je bouquine » et le prix 12/14 de la Foire de Brive-la-Gaillarde, et, en 2006, figure dans la sélection du prix Sésame, décerné dans le cadre de la Fête du livre de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Voir « Le Monde des livres » du 14 janvier 2005.*

Rencontre Quand un écrivain relate le drame de la perte d'un enfant

Dominique Sigaud-Rouff vers la vie

De son passé de grand reporter qui l'a amené à couvrir de nombreux conflits, Dominique Sigaud a gardé cette volonté farouche de scruter le réel pour explorer la part sombre, misérable, de l'âme humaine. Violence, peur, honte, terreur... Tous ses romans, depuis *L'Hypothèse du désert* (Gallimard, 1997) jusqu'au saisissant *Dark Side of the Moon* (Actes Sud, 2004), creusent l'abîme de cette part d'inhumanité qui réside en chacun. Et ce, d'une écriture toujours âpre, concise, incisive, cependant nimbée de douceur et de poésie.

Autant de qualités que l'on retrouve aujourd'hui dans *Aimé*, où Dominique Sigaud relate le passage fugitif d'un enfant qu'elle n'a pu porter à terme. « *Une traversée* » qu'il lui fallait écrire pour dire la douleur, la tristesse de la perte, la « *violence inouïe* » qu'a déclenchée cette grossesse tardive – elle est née en 1959 – chez certains de ses proches et quelques médecins ; pour rendre hommage aussi à cet être qui, l'espace de quelques mois, l'a mise face à elle-même, et au-delà à toutes les mères trop souvent repliées dans le silence et la culpabilité.

De fait, le choix du récit s'est imposé à elle, mais pas seulement. « *Dark Side a marqué une sorte d'affranchissement. Il m'a fait grandir et clôt une période. Réécrire après me paraissait presque impossible. Et puis est arrivé ce bébé...* » Après un silence, elle reprend d'une voix douce mais ferme : « *Je ne pouvais plus raconter n'importe quoi. J'en avais assez du mensonge partout,*

dans ma famille, dans ce que je lis, c'était insupportable. Il n'était donc pas question que j'en fasse un roman, cela aurait été scandaleux par rapport au surgissement de cet enfant. » Dès son arrivée à l'hôpital pour subir une dernière échographie, Dominique Sigaud commence – fait inhabituel chez elle – à prendre des notes. « *C'était ma planche de salut pour supporter l'insupportable, mon impuissance. Écrire quelques mots, c'était continuer d'exister un peu et vraisemblablement engendrer de la matière pour que quelque chose survive, pour laisser une trace.* »

Celle de ce passage, lumineux à plus d'un titre, qui l'a révélée à elle-même, dans toutes ses contradictions, dans toute sa dualité, ainsi qu'elle l'analyse sans fard : « *Je peux désirer l'enfant que je porte et le perdre. Je peux désirer l'enfant que je porte et faire l'inverse de ce qu'il faudrait. Je peux désirer l'enfant que je porte et que sa présence, dans le même temps, me mette face à ce qui, en moi, rend cette présence si difficile.* (...) *La vie est en jeu. Celle que je désire et celle dont, à tout prendre, je préfère me protéger jusqu'à la nier.* »

De cette lutte usante de quatre mois, de ces déchirements intimes entre celle qui désire ardemment être mère une nouvelle fois et celle qui a peur de se réaliser en tant que telle, se raisonne, intègre le discours des autres sur son âge ; entre la douceur d'une présence et l'effroi de perdre l'enfant, émergent le doute, la honte, la culpabilité, l'égoïsme, et les questions sur le sens de la maternité, sur

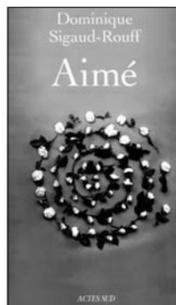
les « *enfants de vieux* », sur sa propre féminité « *suspecte* » parce que construite en hostilité à sa mère. « *Je ne suis pas seulement celle que je suis, écrit-elle. Je suis aussi fille de. Née de. L'enfant que je porte me fait renouer les fils de cette transmission.* »

Filiation douloureuse

Elle renoue aussi avec une filiation douloureuse qui la ramène à l'avortement qu'elle a subi à 20 ans. « *Vous êtes trop jeune, disaient-ils quand je voulais garder l'enfant et n'osais pas. A votre âge on a besoin de liberté. Vous êtes trop vieille, disent-ils aujourd'hui. A votre âge on a besoin de tranquillité.* » Et Dominique Sigaud de s'insurger contre ce « *calendrier de productivité* » qui pousse nombre de femmes à refuser d'être mère tardivement ou de jeunes filles à avorter. Un point de vue que certains pourront juger ambigu. « *Il n'y a pas d'ambiguïté, rétorque-t-elle, je suis pour la liberté d'avorter. C'est un crime d'obliger une femme à avoir un enfant qu'elle ne veut pas. Mais c'est aussi un crime que de ne pas rappeler ce qu'est un avortement. Concrètement, c'est une vie que l'on arrête. Or, je trouve que l'on a un peu trop évacué le sens de cet acte. De même, je pense que l'on ne soutient pas assez ces moments. Si le discours général, pas seulement sur l'avortement, était davantage du côté de la vie, sans doute ces jeunes femmes se sentiraient-elles plus fortes.* »

« *Du côté de la vie* », c'est bien là que se situe ce récit sensible et bouleversant. Là surtout que réside sa force. Celle d'un lien, d'un legs. « *Être mère, c'est porter la vie et la mort. Quand on parvient à admettre cette pensée, conclut Dominique Sigaud, il peut advenir une sagesse redoutable.* » ■

CHRISTINE ROUSSEAU



AIMÉ
de Dominique Sigaud-Rouff.

Actes Sud,
90 p., 12 €.

Après deux années de crise, la maison de la rue Jacob semble avoir retrouvé la sérénité. « Nous sommes en ordre de marche » assure M. de La Martinière

Les nouveaux défis du Seuil

Deux ans ! Deux ans de crises et de tensions, d'invectives et de procès, de douleurs mais aussi de joies partagées, d'épreuve de force et de malentendus. Le 12 janvier 2004, Claude Cherki et Hervé de La Martinière annonçaient la publication des bans entre Le Seuil, une vieille dame de 70 ans, et La Martinière, un groupe adolescent de 12 ans d'âge. Alors que la réorganisation de la maison est maintenant faite et que « tous les univers éditoriaux du groupe sont en ordre de marche », selon Hervé de La Martinière, qui s'est installé le 10 juin 2005 dans le fauteuil de PDG du Seuil, deux questions se posent : La Martinière va-t-il vendre ? Laure Adler, nommée le 1^{er} décembre à la tête du pôle littérature, est-elle la future patronne de la maison ?

En 2005, « *Le Seuil a marqué le pas* », constate Emmanuel Schalit, directeur général adjoint du groupe. Et ce, pour deux raisons. La maison avait fait une bonne année 2004, avec notamment l'obtention de deux prix littéraires, alors que 2005 fut une année « sans ». Les ventes n'ont été tirées par aucune locomotive... Mais aussi parce que « *l'histoire du Seuil depuis deux ans, c'est une série de crises violentes et rapprochées* », résume Olivier Cohen, l'un des principaux protagonistes, pas fâché de quitter son poste de directeur de l'édition pour reprendre la présidence de L'Olivier, devenue filiale à 90 % du Seuil, mais qui, symboliquement, a emménagé au 27, rue Jacob, le berceau de la maison, en face de l'arbre qui bouche l'horizon. Les deux maisons sont désormais concurrentes à l'intérieur d'un même groupe.

« *Je ne suis ni fée ni sorcière, je dis tout, je partage tout* », tranche Laure Adler.

Son arrivée dans la maison a provoqué un véritable électrochoc. Pour l'instant, elle a commis un sans-faute. Le 24 janvier, se tiendra le premier comité de stratégie éditoriale, qui remplace désormais tous les quinze jours le comité de littérature générale. A sa demande, deux écrivains rejoignent ce comité : Danièle Sallenave et Tiphaine Samoyault. Laure Adler a beaucoup consulté avant de réorganiser et entend introduire de la hiérarchie car une maison comme Le Seuil ne peut pas être « autogérée ». Prise de décision et responsabilité, tels sont les deux maître mots. Elle ne connaît Hervé de La Martinière que depuis peu. Ils ont déjeuné ensemble il y a un an. Auparavant, ils s'étaient seulement croisés, lorsqu'elle travaillait avec Christian Bourgois et lui chez Nathan Image. Dorénavant, elle le rencontre une fois par semaine. « *Il fonctionne à la confiance et j'ai la signature* », précise-t-elle.

Actionnaires américains

Pour beaucoup, Hervé de La Martinière reste un mystère. Courtois, affable même, sa discrétion est source de malentendus. Il n'est jamais intervenu au cœur des crises. Toujours après. Mais force est de constater que depuis deux ans il a laissé une paix royale aux éditeurs : la ligne de la maison n'a pas changé. Mais d'un gouvernement rapproché, incarné par « Cherki le magnifique », ils sont passés à un gouvernement à distance, alors que cette maison aime avoir un chef. Jusqu'à présent, les structures éditoriales et administratives avaient toujours été reliées.

Face au Seuil, Hervé de La Martinière est un peu comme une poule devant un couteau. Il a cassé les équilibres. Une soixantaine de départs ont eu lieu. Peu d'auteurs (Tahar Ben Jelloun, Catherine

Millet, Michel Rio) ; davantage des chevilles ouvrières et des « historiques » partis en retraite. Tous ont été remplacés. Le passage de Bernard Wallet en 2005, avec sa maison d'édition, Verticales, du Seuil à Gallimard est significatif : « *Ce n'est pas une question de personne, explique-t-il, mais de politique. Je suis rétif à tout discours managérial sur l'édition.* »

La maison Seuil est traditionnellement déficitaire. Son compte d'exploitation était jusqu'à présent renfloué par les revenus de la distribution. Là aussi, les équilibres ont changé. Les sources de profit proviennent pour l'essentiel des filiales internationales de La Martinière (américaine, anglaise, allemande).

Non coté en Bourse, le groupe La Martinière, dont Le Seuil est une filiale à 100 %, ne publie pas ses comptes. Cette infraction n'est passible que d'une amende d'une centaine d'euros... Alors vendra, vendra pas ? La question ne semble pas pour l'heure à l'ordre du jour. Tant qu'Hervé de La Martinière bénéficiera du soutien de ses actionnaires – plus de 55 % sont désormais américains, notamment la famille Wertheimer, propriétaire de Chanel, qui détient à elle seule 49,5 % du groupe –, il pourra afficher sa confiance dans l'avenir.

Le Seuil, de son côté, semble avoir retrouvé des couleurs. De nouvelles collections sont prévues, de nouveaux éditeurs arrivent. A croire que l'institution est plus forte que les personnes. Dans ces conditions, l'année 2006 sera décisive. Le Seuil n'a pas eu de Goncourt depuis le doublé réalisé par Michel Chodkiewicz en 1987 avec *La Nuit sacrée*, de Tahar Ben Jelloun, suivi en 1988 de *L'Exposition coloniale*, d'Erik Orsenna. Un beau défi à relever pour Laure Adler. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

Hervé de La Martinière : « Arrêtons de nous regarder le nombril ! »

Quels sont les résultats du groupe La Martinière et de ses différentes filiales en 2005 ?

Le groupe La Martinière réalise un tiers de son chiffre d'affaires à l'international, un tiers dans l'édition française et un tiers dans la diffusion et la distribution. Il est donc techniquement impossible, quinze jours après la fin de 2005, de pouvoir déjà annoncer le bilan du groupe ! Disons plutôt que la forte progression constatée du chiffre d'affaires dans certains de nos univers éditoriaux, nous autorise à pronostiquer une réelle embellie dans les résultats.

Par exemple, à l'international, notre filiale Abrams [*une maison d'édition d'art américaine rachetée en 1997*] a fait une excellente année, avec 41 millions de dollars de chiffre d'affaires contre 39 millions en 2004. En France, le chiffre d'affaires de notre secteur éditorial, toutes maisons confondues, devrait engranger en 2005 une plus-value de 6 % par rapport à l'exercice 2004. La performance la plus remarquable vient des beaux livres de La Martinière qui progressent de 60 %. Le chiffre d'affaires Seuil se situe à +1,2 % en 2005, avec 46 millions d'euros, contre 45,1 millions en 2004.

Est-ce qu'il y a des actifs que vous souhaiteriez céder ?

Non. Je n'ai jamais, pour l'instant, cédé une entreprise que j'ai acquise.

On entend pourtant de-ci, de-là qu'Hervé de La Martinière va céder soit Le Seuil, soit se séparer de sa distribution (Volumen) ?

C'est mal me connaître, et mal comprendre nos actionnaires. Depuis 1992, aucun des actionnaires n'a jamais reçu de dividendes. Tout a toujours été réinvesti dans le développement du groupe.

Concernant la distribution, comment entendez-vous compenser les départs d'Odile Jacob, en 2004, de Payot Rivages, en 2005, et celui, en suspens, de L'École des loisirs ?

Je ne souhaite pas m'exprimer sur le différend qui nous oppose à L'École des loisirs puisqu'il y a une procédure engagée devant le tribunal de commerce. En chiffres d'affaires, le départ d'Odile Jacob a été compensé de 70 % à 80 % par la croissance du groupe. Mais comme il s'agit de croissance interne, la marge bénéficiaire dégagée est plus forte, on le constatera lors de la finalisation des résultats. La compensation du départ de Payot Rivages [*effectif au 1^{er} janvier*] ne nous inquiète pas. Dans un contexte où la librairie est encore morose, Volumen a réalisé une vraie bonne année 2005 et ses perspectives pour 2006-2007 sont

encourageantes. Cependant, je ne cesse de le répéter, croire que l'avenir de l'édition se joue sur la distribution constituerait une erreur grave. Pour moi, c'est la création qui fera progresser l'édition.

Les éditeurs distribués par Volumen sont pourtant convoités...

Aller à la chasse, ce n'est pas difficile, il suffit de guetter l'échéance des contrats des éditeurs, de faire miroiter une contre-proposition en diminuant la remise de 1 point ou de 1,5 point. Comme les taux pratiqués aujourd'hui sont déjà ridicules, en chute de 3 à 4 points... Bonjour le casse-tête de la rentabilisation et la fiabilité économique de ceux qui pratiquent ce jeu mortel de la surenchère par la baisse des taux ! La concurrence devrait se situer ailleurs, dans la performance qualitative des systèmes logistiques, afin d'améliorer le service aux clients parte-

naires. Tous les clients, éditeurs diffusés, mais aussi libraires, et bien sûr le client final, le lecteur. C'est ce dernier qui est l'interlocuteur incontournable, le décisionnaire.

N'y a-t-il pas un distributeur de trop sur le marché français ?

Je ne sais pas s'il y a un distributeur de trop, mais je me demande si les outils de distribution sont bien adaptés au marché et aux besoins des consommateurs. La France est le seul pays où les maisons d'édition sont si liées à la distribution. Ailleurs, aux Etats-Unis, mais aussi en Europe, en Grande-Bretagne, en Allemagne, ce sont des logisticiens professionnels qui assurent la distribution du livre.

Quelles sont vos ambitions en littérature française et étrangère pour 2006 ?

2005 a été une année de progrès pour le groupe La Martinière. Nous allons, je l'espère, continuer en 2006, en intégrant plus étroitement les éditions du Seuil dans la dynamique du groupe. Prenant appui sur le travail effectué par Olivier Cohen à la tête de la direction éditoriale, j'ai nommé au Seuil quatre responsables d'univers éditoriaux, Monique Labrune aux sciences humaines, Laure Adler à la littérature, Gabriela Kaufman au pôle Image et Emmanuelle Vial au pôle « Points » [poche], dont le développement constitue pour nous une priorité.

Et pour ce qui est de L'Olivier ?

L'Olivier est maintenant une filiale du Seuil ; Olivier Cohen, qui détient 10 % des parts de cette nouvelle société, en prend la présidence. Je suis en parfaite relation d'amitié et de confiance avec lui. Il a pris des responsabilités au Seuil à un moment très difficile et a pleinement assumé sa mission. A lui

désormais de développer L'Olivier – qu'il a fondé, avec sa personnalité et son talent d'éditeur. Le Seuil agira pareillement, de son côté.

Le mouvement de concentration que connaît l'édition française vous inquiète-t-il ?

D'ici deux ans, il peut se produire beaucoup de bouleversements. Le paysage éditorial français va entrer, de gré ou de force, dans une nouvelle ère de modernité et cela ne se passera pas sans adaptation douloureuse. Notre chance en France est de pouvoir compter sur le prix unique du livre, qui protège un réseau brillant de libraires. Néanmoins, l'augmentation de la vente en ligne aux Etats-Unis est un phénomène qui doit faire réfléchir. Par exemple, Amazon, devenu le deuxième client d'Abrams outre-Atlantique avec 12 % de parts de marché, avant Borders, qui dispose de 800 points de vente, talonne de deux points Barnes & Noble, qui domine avec 14 %.

Par ailleurs, il n'est pas souhaitable pour les groupes d'édition en langue française, face à la concurrence, de ne se focaliser que sur le marché français. Il faut conquérir un nouveau lectorat, c'est-à-dire faire davantage connaître à l'étranger nos auteurs, écrivains ou photographes, et pour cela créer des synergies hors de l'Hexagone. Je serai content dans quelques années, lorsque je pourrai vous annoncer que le groupe La Martinière assure plus de 50 % de son chiffre d'affaires à l'international. Morosité de la profession dit-on, sinistrose, inquiétude face aux changements ? L'édition française devrait arrêter de se regarder le nombril ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR A. B.-M.



Depuis soixante-dix ans, une place à part dans le paysage éditorial français

Étonnamment, l'histoire du Seuil n'a fait l'objet pour l'instant d'aucune monographie. Mais ce vide devrait être bientôt comblé. Hervé Serry, sociologue spécialiste de l'édition, chargé de recherche au CNRS, enquête sur la maison de la rue Jacob depuis plusieurs années. Il a eu accès aux archives de la maison septuagénaire, et son livre devrait être publié fin 2006. Alors que cela fait deux ans que Le Seuil a changé de propriétaire pour intégrer le giron du groupe dirigé par Hervé de La Martinière, il est intéressant de se demander pourquoi cette prise de pouvoir suscite un émoi encore perceptible aujourd'hui. Quelle est la place spécifique acquise par le Seuil dans le paysage éditorial français depuis soixante-dix ans ? Pour Hervé Serry, « cela reste à prouver que Le Seuil a plus changé que les autres maisons d'édition ».

Fondée en 1934 par Henri Sjöberg, un publicitaire très influencé par l'abbé Jean Plaquevent, la maison est marquée par un double héritage issu du catholicisme et de la guerre. À l'origine, le seuil à franchir est bel et bien celui de l'Église catholique, mais la laïcisation de la maison ira de pair avec la progression des « trente glorieuses » et l'accès de la culture au plus grand nombre. La maison naît véritablement dans l'immédiat après-guerre, sous la direction bicéphale de Jean Bardet (les chiffres) et Paul Flamand (les lettres). Le premier succès éditorial sera *Le Petit Monde de Don Camillo*, de Giovanni Guareschi (1,2 mil-



lions d'exemplaires vendus en 1951) qui avait été refusé par toutes les autres maisons. En 1956, André Parinaud, qui publie dans la revue *Arts* une série sur la situation de l'édition, intitule son article sur Le Seuil : « *Le plus jeune des "grands"* ».

Ce qui différencie Le Seuil des autres nombreuses maisons qui éclosent puis périssent à la Libération, c'est cette volonté de se forger dès l'origine une identité et de « créer un éditeur de littérature générale ». Plusieurs traits sont caractéristiques. « *Le Seuil fut souvent défini comme ayant un rapport moral à sa production intellectuelle, à ses auteurs, à ses collaborateurs ou encore à ses concurrents* », note Hervé Serry. Un autre

aspect de cette image éthique du Seuil s'incarne dans son rapport ascétique à l'argent. « *Notre force, c'est la pauvreté* », répétait Paul Flamand. Le refus de l'ostentation est une autre marque de fabrique.

Une des forces de l'entreprise est d'avoir su fédérer autour d'elle plusieurs cercles concentriques, d'abord les cadres de la maison, détenteurs d'une partie des actions, ensuite les libraires, et enfin les intellectuels. Une série de revues se sont trouvées dans le sillage du Seuil, comme *Esprit*, *Les Temps modernes*, ou ont été portées sur ses fonts baptismaux, *Tel Quel*, *La Recherche*, *L'Histoire*. De Jean Cayrol, décédé en février 2005 et qui a laissé durablement sa patte d'édi-

teur au Seuil, à Jean-Claude Guillebaud, en passant par Pierre-Henri Simon, François Régis Bastide, Jean Lacouture et jusqu'à Philippe Sollers, on retrouve les vestiges d'un réseau du grand Sud-Ouest.

Le plus jeune des grands se démarque de Gallimard de deux manières. « *L'organisation verticale des éditions Gallimard, le capital familial de la maison et la succession des fils du fondateur à la tête de l'entreprise peuvent être opposés à l'organisation horizontale peu hiérarchisée du Seuil* », constate Hervé Serry. La maison n'est pas non plus « mondaine » comme Grasset. C'est avec Minuit qu'elle connaît, dans le champ intellectuel, la plus grande proximité. « *L'engagement politique, appuyé sur des héritages différents issus de la Résistance rapproche Le Seuil et Minuit, pendant la guerre d'Algérie* », note-t-il.

Combats identitaires

Le Seuil est marqué par des combats identitaires : la lutte pour la décolonisation, le rapprochement avec l'Allemagne, ce qui explique que, en littérature étrangère, le domaine germanique ait longtemps dominé la production, avec des auteurs comme Musil, Böll ou Grass. Ce n'est qu'au milieu des années 1970, quand Le Seuil est en pleine phase d'institutionnalisation, que la littérature américaine prend l'ascendant dans le domaine étranger. Grâce à François Wahl, Le Seuil se fait également une place dans la psychanalyse et édite Lacan. Mais aussi Roland Barthes.

La maison a évolué au rythme de ses présidences. Lorsque, après les trente années de magistère exercées par les deux fondateurs, Michel Chodkiewicz prend les rennes du Seuil, il stabilise l'héritage dans un contexte économique difficile et parvient à dynamiser certains domaines, dont le littéraire. Pour Hervé Serry « *il "traditionalise" l'esprit du Seuil, non sans coups d'éclat, comme le faste de la célébration du cinquantième anniversaire de la maison* ». En 1989, le recrutement de Claude Cherkh est plus la marque d'une rupture que d'une continuité. Son arrivée signifie la volonté des actionnaires de développer l'entreprise. Pendant les quatorze ans de sa présidence, le nouveau patron accroît le périmètre de l'entreprise, défrichant des terrains vierges, comme la jeunesse et le policier, et développe la distribution. En 2004, lors de la vente du Seuil – seule solution selon M. Cherkh pour assurer la pérennité de l'entreprise –, certains mobiliseront en vain les valeurs fondatrices de la maison pour s'opposer à cette cession. ■

A. B.- M.

A. B.- M.

« Ce n'est pas Total ou Canal+ »

Pour une crise de cette ampleur-là, les auteurs ont été incroyablement fidèles », note Jean-Claude Guillebaud, désormais le plus vieil éditeur du Seuil. Il avait été recruté en 1977, pour reprendre la collection « L'histoire immédiate ». « *Les comités étaient devenus languides* », poursuit-il, ajoutant que « *par son sens politique et des relations humaines* », Laure Adler « *a la capacité de réanimer la maison* ». A terme, dit-il, le risque serait que « *l'on aille un peu plus loin encore dans la dissolution du projet et que Le Seuil finisse par se banaliser, comme d'autres maisons d'édition* ».

Arrivé il y a dix-huit mois pour prendre la succession de Denis Roche à la tête de la collection « Fiction et Cie », Bernard Comment rappelle que

« *le pouvoir d'une maison repose sur sa capacité d'attraction de jeunes auteurs. De ce côté-là, le potentiel du Seuil reste intact* ». En revanche, dit-il, « *il faut arrêter la production molle, c'est-à-dire les livres auxquels les éditeurs ne croient même pas eux-mêmes, et qui ne sont ni rentables à court terme ni intéressants à long terme* ».

Depuis le pôle des sciences humaines qu'elle dirige, Monique Labruno considère que les publications de son secteur n'ont pas été affectées par les remous internes. « *Nous avons continué à faire ce qui fait la spécificité du Seuil* », dit-elle. Avec des ouvrages comme *L'Orgasme et l'Occident*, de Robert Muchembled ou le livre de Paul Veyne, *L'Empire gréco-romain*, elle estime « *avoir réalisé une rentrée satisfaisante* ».

Autre membre historique de la maison, dont il représente la tradition « catholique sociale », Jean-Louis Schlegel perçoit un net « *changement d'atmosphère* ». C'est comme le passage à un nouvel âge. Revenant sur le traumatisme lié au départ précipité de Claude Cherkh qui a laissé « *la maison orpheline* », il rappelle que « *le problème, ce n'est pas qu'il ait emporté 2,3 millions d'euros, mais qu'il ait caché cette opération aux salariés* ». « *Le Seuil, dit-il, ce n'est pas Total ou Canal+. Il n'y a pas de parachute doré pour les dirigeants qui partent* ». Aujourd'hui, « *le défi qu'Hervé de La Martinière doit relever est d'arriver à marier les impératifs d'une entreprise d'édition avec la culture spécifique du Seuil* ». ■

17
01
2006
14h
05
MH

Illustrations
de Noëlle Herrenschildt

Volumen : le maillon affaibli

Le chiffre d'affaires de la filiale distribution du groupe La Martinière a progressé de 4 % en 2005, si l'on ne tient pas compte de l'activité liée au départ d'Odile Jacob, qui a quitté Volumen au 1^{er} janvier 2005. En l'intégrant, il enregistre en revanche une baisse de 4 %. Pour l'année 2006, il faudra compenser le départ, au 1^{er} janvier, de Payot Rivages (5 % du CA). L'autre sujet de contentieux est la différence de lecture qui oppose L'École des loisirs et Volumen sur le contrat qui lie la première à la seconde pour sa distribution. Le jugement sur le fond a été mis en délibéré au 20 février. Selon Dominique Maillotte, PDG de Volumen, L'École des loisirs représente 9 % de son chiffre d'affaires, tout comme Milan. Les éditeurs hors groupe – environ 180 éditeurs, distribués et/ou diffusés – forment 56 % du chiffre d'affaires de Volumen. Contrairement au dernier trimestre 2004, l'année 2005 n'a connu aucun incident de gestion. Pour le groupe La Martinière, une des priorités pour 2006 est d'augmenter la part des éditeurs maison, par croissance interne, dans le chiffre d'affaires de sa filiale distribution.

Un groupe d'édition très observé

Si, en France, on sait quels sont les deux plus gros groupes d'édition – Hachette, le premier, qui détient notamment les maisons Grasset, Fayard et Stock, et Editis qui possède Plon, Julliard, Robert Laffont, La Découverte, Bordas, Nathan, etc. –, ensuite, la situation devient plus floue. Selon le chiffre d'affaires choisi comme référence (prix public hors taxe, net librairie ou net éditeur), il devient en effet difficile de classer des groupes tels que La Martinière, Gallimard, Flammarion ou Albin Michel. Sans parler de Média Participations et surtout de France Loisirs (propriété du géant allemand Bertelsmann).

Quoi qu'il en soit, Hachette est le seul acteur qui, en raison des règles de concentration édictées par la Commission de Bruxelles, ne peut pas, sauf sur des secteurs ponctuels, faire de nouvelles acquisitions sur le marché français. Les autres, tous les autres, suivent avec intérêt ce qui se passe au Seuil.

Président d'Editis, Alain Kouck se dit « *prêt à étudier toutes les bonnes opportunités qui se présenteraient* ». Pas question, en revanche, de dire qu'il est officiellement intéressé par Le Seuil. Cela ne se fait pas. Pourtant, la maison de la rue



Jacob présenterait pour son groupe un réel intérêt. L'objectif de la filiale à 100 % de Wende Investissement est en effet de grossir par croissance interne et externe – un fonds de 300 millions d'euros existe à cet effet – afin à la fois d'alimenter sa plate-forme de distribution Interforum et d'accélérer son introduction en Bourse, si possible dès 2007.

Du côté de Flammarion et de ses actionnaires italiens de Rizzoli-Corriere della Sera (RCS), on ne cache pas la volonté d'étendre le périmètre du groupe. Selon Teresa Cremisi, PDG de Flammarion, l'époque a changé depuis les années 1980. « *La période était magique pour Le Seuil. C'était l'éclat*

même de l'esprit. Il y avait à la fois la quintessence de la culture et de l'avant-garde. » Aujourd'hui, dit-elle, « *si Le Seuil était à vendre, le groupe Rizzoli serait acheteur. Le groupe Rizzoli est à la recherche de développement en France, comme en d'autres pays* ».

« Maisons cousines »

Pour Antoine Gallimard, « *les maisons Gallimard et Le Seuil sont des maisons cousines* ». « *Si les gens du Seuil souhaitaient un rapprochement, je l'étudierais, mais la question ne se pose pas* », conclut-il. Le PDG de Gallimard rappelle qu'un groupement d'intérêt économique entre Flammarion, Gallimard et Le Seuil a été constitué sur les stockages d'ouvrages, avec des dépôts communs à Paris, Lyon et Nantes.

Et le groupe allemand Bertelsmann, qui s'était montré actif sur le marché français, en 2005 ? Après le rachat des chaînes de librairies Privat et Alsatia, et la prise de contrôle du Grand Livre du mois, les appétits du géant allemand sont loin d'être assouvis. Le jour où Editis sera coté en Bourse, Bertelsmann pourrait être tenté de l'acheter. Alors pourquoi pas Le Seuil ? ■

A. B.- M.

Marc Bloch ou l'esprit de curiosité

Republication d'un riche ensemble de textes de l'auteur de « L'Étrange Défaite », devenu aujourd'hui une figure tutélaire pour ses pairs historiens

Juger ou comprendre ? », tel est le titre d'un paragraphe de l'ouvrage posthume de Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire*, écrit pendant la deuxième guerre mondiale et édité pour la première fois en 1949. A l'heure où le statut de l'histoire et la place des historiens dans la société contemporaine sont soumis à de rudes épreuves, qui interrogent le sens même de la discipline et son articulation avec les mémoires sociales, la republication de ce texte remarquable, au sein d'un riche ensemble d'œuvres de l'historien, vient à point. Marc Bloch, devenu la figure tutélaire de ses pairs d'aujourd'hui, y rappelle que les jugements de valeur n'ont guère d'intérêt dans le travail historique, d'autant moins que « nous ne pouvons plus rien » quant au passé, et que tout critère d'évaluation est éminemment relatif. Surtout, « à force de juger, on finit, presque fatalement, par perdre jusqu'au goût d'expliquer ». Or, « les sciences se sont toujours montrées d'autant plus fécondes (...) qu'elles abandonnaient, plus délibérément, le vieil anthropocentrisme du bien et du mal ».

L'HISTOIRE, LA GUERRE, LA RÉSISTANCE
de Marc Bloch.

Edition établie par Annette Becker et Etienne Bloch, Gallimard, « Quarto », 1 176 p., 28 €.

présent, l'anecdote suivante : le grand médiéviste belge Henri Pirenne, avec qui il était à Stockholm, justifia la visite d'un bâtiment moderne, avant même celle des « vieilles choses », par cette jolie phrase : « Je suis un historien. C'est pourquoi j'aime la vie. » Marc Bloch ajoute : « Cette faculté d'appréhension du vivant, voilà bien, en effet, la qualité maîtresse de l'historien. »

Ses écrits de la Grande Guerre en témoignent. Ils sont ici réédités assortis de plusieurs photos inédites qui illustrent la vie aux tranchées et offrent de nouveaux portraits de Bloch. Outre la

richesse des notations sur la guerre elle-même, les souvenirs et propos du sous-officier puis officier d'infanterie, très inscrits dans l'habitus bourgeois du temps, disent toute l'importance que le savant accordait à l'observation, son souci constant de saisir le monde qui l'entoure. Il évoque d'ailleurs cet « esprit de curiosité » qui ne le quitte pas, même sous les obus. Bloch a puisé dans ce qu'il a vécu, au front en particulier, tout un ensemble de réflexions et de questionnements dont il se sert dans ses travaux postérieurs. Dans un article célèbre sur « les fausses nouvelles de la guerre », repris dans ce volume, il note que celle-ci fut « une immense expérience de psychologie sociale, d'une richesse inouïe ».

De nouveau soldat en 1939, Marc Bloch, toujours réflexif, a tiré de ses observations un texte de référence, abondamment cité et utilisé, *L'Étrange Défaite*, retour critique sur la société de l'entre-deux-guerres qui a conduit au désastre. Un commentaire recueilli en 1940 se retrouve, dès l'ouverture de l'*Apologie*, pour illustrer l'idée que « chaque fois que nos tristes sociétés, en perpétuelle crise de croissance, se prennent à douter d'elles-mêmes, on les voit se demander si elles ont eu raison d'interroger leur passé ou si elles l'ont bien interrogé ». Un membre de l'état-major, la défaite consommée, dit ainsi : « Faut-il croire que l'histoire nous ait trompés ? »...

Professeur clandestin

Cette *Apologie* à venir est dédiée, en 1941, à Lucien Febvre, avec qui il a lancé, en 1929, les *Annales d'histoire économique et sociale*, cette revue décisive dans les renouvellements de l'historiographie, dont sont ici republiés quelques textes qui rappellent, entre autres, l'ouverture de ses pères fondateurs à tous les types de documents et matériaux. Febvre et Bloch n'avaient pas en tout la même sensibilité, comme l'ont montré les nombreux travaux sur Bloch et les *Annales* - travaux dont on s'explique mal que la préface de ce « Quarto » les ignore -, mais ils partageaient cet intérêt si fécond pour les disciplines proches de la leur et la sociologie pour Bloch particulièrement. L'historien écrit que, derrière Durkheim, elle « nous a appris "à penser" à moins bon marché », même s'il ne manque pas d'exercer sa critique à



Marc Bloch lors d'une marche en montagne. ARCHIVES MARC BLOCH

l'égard d'un certain nombre de postures de cette « école sociologique ».

Le volume rassemble encore de multiples écrits, plus ou moins accessibles par ailleurs, quelques-uns inédits, portant sur le travail de l'historien, le rapport de Bloch à la judéité, ou sur son engagement dans la résistance (il rejoint en 1943 le mouvement Franc-Tireur). Les éditeurs, Annette Becker et Etienne Bloch, ont judicieusement ajouté plusieurs témoignages ou analyses sur l'historien et une bio-chronologie qui reprend notamment les souvenirs du résistant Alban Vistel sur le profes-

seur clandestin : « corps frêle, grand esprit, éminent médiéviste (...) il tranchait parmi notre faune par sa courtoisie d'un autre âge, sa discrétion, la modestie avec laquelle il faisait valoir son opinion », jusqu'à ce jour de juin 1944 où Marc Bloch tombait sous les balles nazies, laissant inachevée une des œuvres les plus marquantes de l'historiographie du XX^e siècle, qui ne cesse de stimuler non seulement les médiévistes et les contemporanéistes, mais aussi tous ceux pour qui la discipline historique doit permettre de penser... « à moins bon marché ». ■

NICOLAS OFFENSTADT

Un omniprésent souvenir

Du couple fondateur de la revue des *Annales* en 1929, celui qui aura eu la destinée la plus prestigieuse n'est pas celui que l'on aurait pu croire. Lucien Febvre est l'aîné, l'initiateur, le pourfendeur polémiste prompt à saigner l'adversaire, surtout quand il s'appelle Seignobos. De 1944 à sa mort, en 1956, il porte, seul, l'étendard des *Annales*. C'est pourtant son cadet, Marc Bloch, qui est devenu aujourd'hui l'objet d'un culte : on se dispute son nom pour désigner ici une université, là un lieu de mémoire ou encore une fondation. Comment expliquer un tel retournement de fortune ? L'école des *Annales* s'est longtemps pensée comme la fille de Lucien Febvre, avant de considérer l'héritage de Marc Bloch. En 1949, Lucien Febvre lui-même déplorait d'ailleurs le nombre encore très restreint de lecteurs de *L'Étrange défaite* de son collègue et ami. Le rayonnement indéniable de l'œuvre de Marc Bloch est longtemps resté confiné au strict milieu des historiens de métier, comme l'a montré Olivier Dumoulin (*Marc Bloch*, Presses de Sciences Po, 2000).

Sa consécration symbolique n'a cessé de se confirmer depuis le début des années 1980. Le renversement est d'autant plus étonnant que, dans les années 1960 et 1970, la nouvelle histoire triomphante en France, à l'heure du succès de l'histoire des mentalités, se réclamait surtout de l'héritage de Lucien Febvre. C'est incontestablement la tension entre le savant-historien, le juge-citoyen et le témoin-acteur sur laquelle a beaucoup travaillé Marc Bloch qui contribue

le plus à cette centralité nouvellement acquise. Pour Marc Bloch, tout part et revient au présent dans ses tissages avec le passé, au point qu'il refuse de définir l'histoire comme science du passé. Il définit même une dimension heuristique du présent pour ses recherches de médiéviste, préconisant une démarche récurrente, régressive, une véritable lecture à rebours du passé, car la démarche naturelle de toute recherche est d'aller du mieux ou du moins mal connu au plus obscur.

Message civique

Le grand spécialiste du Moyen Âge qu'est Marc Bloch se voit récemment considéré comme l'inspirateur d'une histoire du temps présent par Henry Rousso. Il est aussi devenu le père tutélaire d'une socio-histoire qui entend rétablir l'ordre disciplinaire sur la base de la stricte délimitation des règles du métier selon l'historien Gérard Noiriel. Mais la référence au souvenir de Marc Bloch dépasse à présent de loin la corporation historique. La reconnaissance devient générale au point que Marcel Detienne évoque récemment un « saint Marc Bloch » et critique sa conception du comparatisme, qu'il juge trop étroite. Ce véritable « moment Bloch » exprime la volonté de penser ensemble l'exigence scientifique et le message civique. Le plus significatif aujourd'hui est la sortie du nom propre Marc Bloch du cercle d'experts proprement universitaire et sa transformation en symbole d'une réconciliation possible de la posture du savant et de celle du citoyen : « Le nom de celui

qui quitta son établi pour sacrifier sa vie apparaît comme l'emblème de cette volonté d'agir et de servir la cité sans s'asservir » (Dumoulin).

Son grand œuvre, *Les Rois thaumaturges* (1924), reste d'une étonnante actualité comme interrogation sur ce qui fonde les croyances au plan collectif, à l'intersection des modes de rationalisation politique et de l'irrationnel. Marc Bloch aura par cet ouvrage interrogé la force du sentiment loyaliste et décrit les formes de ritualisation d'un politique toujours imbriqué dans les catégories du religieux. Il aura initié là une lecture symptomale des archives historiques en rendant visible et intelligible le non-dit du dit des documents historiques.

Mais, surtout, au-delà de son apport comme médiéviste, il incarne une autre histoire possible, un possible non avéré de l'histoire des *Annales* lorsqu'en 1940, devant *L'Étrange défaite*, il amorce une critique radicale de la pratique historiennne prônée depuis 1929. Elle aurait, selon lui, par trop privilégié les « forces massives », un certain fatalisme dans les sciences de l'homme : « c'était mal interpréter l'histoire », affirme-t-il, ajoutant qu'à s'être confinés dans les laboratoires de recherche les enjeux citoyens ont été délaissés. Ce tournant critique sera sans suite puisque Marc Bloch s'engage dans la Résistance. Arrêté par la Gestapo au printemps 1944, il est exécuté, payant au prix fort la mise en cohérence de ses prises de position et de son action. Il en est devenu une figure héroïque qui aura traversé le tragique XX^e siècle. ■

FRANÇOIS DOSSE

Une fortune universelle

MARC BLOCH
Un historien au XX^e siècle
(Ein Historiker im 20. Jahrhundert : Marc Bloch)
d'Ulrich Raulff.

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, éd. de la Maison des sciences de l'homme, 416 p., 38 €.

On n'en finit plus d'étudier Bloch. En France comme de par le monde. Sans doute autant que l'exceptionnelle fécondité de l'œuvre est-ce la nécessité de lier exigence scientifique et engagement civique qui en a fait une figure emblématique d'une brûlante actualité, plus de soixante ans après sa mort en martyr de la Résistance...

Pour preuve de cette fortune universelle, on rappellera juste les grands rendez-vous historiographiques des deux dernières décennies, depuis la biographie pionnière de Carol Fink, *A Life in History* (1989, traduction française aux Presses universitaires de Lyon, 1997), avant le stimulant travail d'Olivier Dumoulin, *Marc Bloch* (Presses de Sciences Po, 2000), qui intègre les débats suscités par l'œuvre, comme la synthèse de Massimo Mastrogregori, *Introduzione a Bloch* (Laterza, 2001). Parue à Francfort en 1995, l'étude d'Ulrich Raulff attendait, elle, curieusement son traducteur. Serait-ce son parti pris d'exploration subjective de la personnalité intellectuelle de Bloch, en rupture avec les usages du genre, qui est cause de ce retard ? Peut-être. En tout cas, ce délai peut sembler préjudiciable puisque aucune actualisation n'est apportée, à dix ans d'inter-

valle, sur un travail dont le chantier n'a cessé d'être fréquenté depuis.

En fait le péril n'est pas si grand, tant la démarche de Raulff ignore les pistes d'investigations empruntées par ses confrères. Négligeant l'ombre de Lucien Febvre comme le vivier des *Annales* ou les enquêtes collectives lancées par les deux compères, Raulff s'est contenté d'essayer « la belle quête tâtonnante » que Bloch aimait lui-même à appliquer.

Il en résulte un portrait singulier, sorte d'enquête sur un génie propre, dont on concédera qu'il n'y a pas de raison de le réserver à l'artiste. Pour Bloch, l'expérience fondatrice est double : l'affaire Dreyfus, puis la Grande Guerre. Avec cette attention aux « fausses nouvelles » et autres rumeurs puisées à chaud, dont il tire un exemplaire recueilli de *Réflexions* (1921), avant d'en nourrir sa méthode d'exploration des formes de l'inconscient collectif dont bénéficient *Les Rois thaumaturges* (1924). Sans doute, comme le présentait Carlo Ginzburg, est-ce dans les tranchées que s'est forgée la notion de mentalité selon Bloch.

Pas d'autre consigne qu'apprendre à voir. L'historien comme un détective (il envisagea d'écrire un roman policier). Le meilleur limier n'étant pas celui qui accumule le plus d'indices, mais celui qui sait voir ce que d'autres négligent. Mais comprendre ne rend pas forcément compréhensif, et la leçon de Raulff ne peut être écartée : la signification de l'œuvre de Bloch est d'abord éthique et politique. Sans doute est-ce pour cela que son actualité s'impose toujours. ■

PH.-J. C.

Nick Tosches retrace le destin d'un gangster de légende : Arnold Rothstein, le « roi des juifs »

Une certaine idée de la pègre

La légende raconte que ce fut à une table de jeu qu'Arnold Rothstein fut adoubé « roi des juifs ». Ce fut un autre roi, Monk Eastman, qui vit en ce jeune gamin fluet, tout juste âgé de 15 ans, son successeur. Au début du XX^e siècle, Monk Eastman rassemblait autour de lui la quasi-totalité des truands juifs de l'East Side à New York. « *C'est qui ça, nom de Dieu ?* » aurait-il demandé, ébloui par la grâce du jeune homme. « *C'est Rothstein* » lui répondit-on. Monk Eastman fut abattu de cinq balles en 1920 devant un café. Sa mort marquait la fin du gangster classique. Celui qui se reposait sur sa seule force, et gagnait péniblement son argent. Avec Arnold Rothstein se profilait un avenir autrement plus doré pour le crime organisé, dans lequel le gangstérisme allait compter parmi les traits distinctifs de l'identité américaine, avec le capitalisme, le cinéma et le jazz.

La *Roi des Juifs*, la biographie d'Arnold Rothstein par Nick Tosches, se situe dans la lignée de deux autres biographies écrites par l'écrivain américain. Celle du boxeur Sonny Liston (*Night Train*, Rivages) et du crooner Dean Martin (*Dino. La Belle Vie dans la sale industrie du rêve*, Rivages) qui tissent, dans un triptyque saisissant, une histoire parallèle des Etats-Unis. Une histoire écrite des coulisses, par des créve-la-faim, corrompus, qui ont atteint célébrité et félicité en vendant, dans une quasi-indifférence, leur âme au diable. Selon Nick Tosches, Dean Martin était la poignante incarnation du rêve américain dans toute sa contradiction. Agents

véreux, gros bonnets de la Mafia, célébrités, hommes politiques, pin-up, il charmait tout le monde. Mais, en fait, c'était un *menefreghista* (un « type qui n'en a rien à foutre » en italien). Les liens de Sonny Liston avec la pègre, sa violence provoquée par l'alcool étaient un secret fort mal caché. Il était l'un des plus extraordinaires poids lourds de l'histoire de la boxe. Mais, lorsqu'il perdit en 1964 son titre de champion du monde face à Muhammad Ali, dans un combat de toute apparence truqué, comme le démontre brillamment *Night Train*, il avait l'air de s'en moquer.

Une place dans l'éternité

Arnold Rothstein était le financier de la pègre. Il était impliqué dans le trafic de drogue et d'alcool, dans l'élevage de chevaux, dans le truquage des combats de boxe. Il tissa des liens indéfectibles, et d'une telle porosité, entre le crime organisé et le monde politique, que ces deux univers devinrent aux Etats-Unis, dans une certaine mesure, les deux faces d'un même miroir. Pourtant, comme le raconte Nick Tosches, là aussi, Arnold Rothstein s'en moquait. Il fut tué le 4 novembre 1928, dans des circonstances jamais élucidées. Mais la volonté de puissance n'était plus depuis longtemps son souci. Il avait déjà assuré la pérennité de son empire en formant ses héritiers – Meyer Lansky, Lucky Luciano, Frank Costello –, leur inculquant une certaine idée du malfrat, fondée sur la représentation, les beaux costumes et les bonnes manières. Préoccupé par sa mythologie, Arnold Rothstein avait travaillé de son

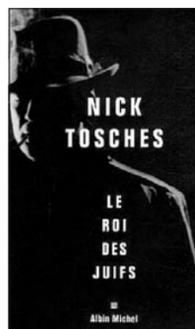
à assurer sa place dans l'éternité. Du reste, il pouvait s'en désintéresser.

A la fois méditation sur le gangstérisme, sur le devenir du peuple juif, l'antisémitisme aux Etats-Unis et la genèse de la ville de New York, la saga écrite par Nick Tosches travaille sur un terrain d'abord symbolique. L'accumulation de détails dans cette biographie baroque – l'intégralité du rapport du coroner à la suite de l'assassinat de Rothstein ; l'inventaire des bijoux de l'héritage Rothstein ; la liste complète des associations juives de Bessarabie (cette région située aujourd'hui en Moldavie d'où étaient originaires les grands-parents de Rothstein) – vise à soutenir une idée fixe. Arrivé au faite de sa gloire, fort d'un pouvoir que presque aucun juif n'avait été en mesure de détenir aux Etats-Unis, Arnold Rothstein envisageait son règne avec un recul déconcertant. Son idée du pouvoir reposait sur une conception toute particulière de l'individu. Ce fut lui qui finança le *Shuffle Along* d'Eubie Blake et Noble Sissle, une comédie musicale entièrement noire, dont le succès allait révolutionner Broadway. Ce fut Rothstein qui embaucha comme secrétaire privé un certain Thomas A. Farley, gentleman dit « *de couleur* » à qui le gangster paya des étu-

des à la Columbia University. « *Dans ce pays où l'expression "égalité des chances" a pris cours à la fin du XX^e siècle sous la forme d'une législation imbécile prédisant un changement fondamental qui ne s'est jamais produit, Arnold Rothstein a été, affirme Nick Tosches, le premier grand employeur qui accordait l'égalité des chances.* »

En préambule de *L'Idiot de la famille*, sa monumentale étude sur Gustave Flaubert, Jean-Paul Sartre posait trois questions : qu'est-ce que Flaubert pour nous ? Qu'est-ce qu'il a été à son époque et pour son époque ? Qu'est-ce que l'époque de Flaubert a été ? Comme celui de Sartre, le projet de Nick Tosches débordait les cadres conventionnels des disciplines. Il a non seulement écrit la grande étude sur le crime organisé, mais aussi le grand roman sur New York ainsi que la grande épopée historique sur l'immigration des juifs de Bessarabie aux Etats-Unis. Au centre de ce projet : un homme et son projet, insensé, de ne pas séparer le gangstérisme de l'éthique. Comme l'écrit si bien Nick Tosches : « *Il avait pour nom Arnold Rothstein, était lui-même le seul dieu qu'il vénérât, ainsi qu'un grand homme et un grand pécheur.* » ■

SAMUEL BLUMENFELD



LE ROI DES JUIFS de Nick Tosches.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Lasquin, Albin Michel, 438 p., 22 €.

Le businessman du crime PAR JEROME CHARYN

Peu de gangsters exercent autant d'emprise sur notre imagination qu'Arnold Rothstein, un « roi du crime » qui n'a jamais tué un homme. Contrairement à la plupart des gangsters, il n'est pas issu des bas-fonds. C'était le fils d'un millionnaire, un homme très pieux surnommé Abe le Juste, qui était un prince du commerce doublé d'un philanthrope. Rothstein est né en 1882 dans l'Upper East Side de Manhattan, une cuillère en argent dans la bouche. Il aurait pu aller dans les universités les plus chics (tout au moins dans celles non ouvertement hostiles aux juifs), mais il quitte le lycée au bout de deux ans pour filer dans les quartiers sauvages du Lower East Side, où il est adopté par Big Tim Sullivan, le manitou politique du Bowery, qui appelle affectueusement Rothstein « *mon petit juif futé* ».

Rothstein n'était pas seulement malin, il avait aussi une sorte de don de Midas, transformant tout en argent. Il acquit sa propre arrière-salle de jeu avant d'avoir 20 ans. Il prospéra, investit dans l'immobilier et devint le banquier privé et prêteur de Tammany Hall, la machine politique corrompue de Man-

hattan. Il vivait sur Park Avenue avec Caroline, sa belle et blonde épouse, mais « le Cerveau » n'avait guère de temps pour la romance. Son repaire était une *delicatessen* de Broadway, Lindy's, où le chanteur Al Jolson et Harpo Marx avaient aussi leurs habitudes. Il y avait sa table attitrée, d'où il réglait l'essentiel de ses affaires et dirigeait la première école moderne du crime d'Amérique. Meyer Lansky, Frank Costello et Lucky Luciano comptèrent parmi ses élèves les plus doués. Il leur apprit comment « *s'organiser* » et ne pas se faire la guerre les uns aux autres. Pourtant, lui-même demeure une énigme, un homme qui, selon son premier biographe, Donald Henderson Clarke, « *en un claquement de dents prononçait tout au plus une monosyllabe* ». Le monde de Rothstein nous est devenu familier – ses tables de craps itinérantes, ses chevaux de course, les liasses de billets de 1 000 dollars dont il bourrait ses poches – mais sa vie intérieure nous est moins connue ; peut-être n'en avait-il pas. Peut-être l'énergie qui l'animait l'empêchait-elle de se livrer à une véritable introspection. Il régna sur les Années folles à la fois comme tsar et

premier ministre : il réglait les conflits entre gangs en même temps qu'il leur prêtait de grosses sommes. C'est aussi lui qui apprit à Lansky et Lucky Luciano comment s'habiller et cultiver une « aura » digne d'un banquier ou d'un homme d'affaires. Mais il était également une victime de plus du rêve américain – dévoré par ce besoin insatiable d'accumuler, de posséder à tout prix.

Christ misanthrope

« *La particularité du gangster est son activité survoltée et incessante* », écrit Robert Warshow, un des observateurs les plus perspicaces de la culture populaire américaine. Le gangster est cet homme sans « *loisirs* », qui évolue avec la grâce d'un danseur « *parmi les multiples dangers de la ville* ». Rothstein était un tel homme, un Christ misanthrope : « *Son parcours professionnel est une inversion cauchemardesque des valeurs d'ambition et d'opportunité*. » Le gangster est condamné « *non parce que les moyens qu'il emploie sont illégaux mais parce qu'il est dans l'obligation de réussir ; car au plus profond de la conscience moderne, tous les moyens sont illégaux* ». Et, avec sa

mort, « *il "paye" pour nos fantômes, nous soulageant momentanément de (...) la nécessité de réussir, dont il montre les risques.* »

Le public était conquis par la danse macabre particulière de Rothstein, qui prit les dimensions d'un rite religieux. Rothstein fut assassiné en 1928 dans des circonstances mystérieuses. Il avait refusé de régler une dette de jeu à quelque flambeur qui l'avait attiré dans une chambre d'hôtel et, selon Damon Runyon, le chroniqueur de Broadway, lui avait « *tiré en plein dans la bite* ». Rothstein agonisa pendant trois nuits, alors que la moitié de la ville veillait, dans l'attente folle qu'il révèle le nom de son agresseur, ce qu'il ne fit jamais.

On rend rarement hommage aux gangsters qui meurent de causes naturelles dans leur lit et on adore d'autant plus Rothstein du fait de ses contradictions – un gangster juif aux doux yeux bruns qui a révolutionné le business du crime. « *On est aussi grands que General Motors* », clamait un jour Meyer Lansky, après avoir reçu les leçons de Rothstein au Lindy's. ■

(Traduit de l'anglais par Cécile Nelson)

Parcours et engagements d'un grand historien Les leçons d'Agulhon

HISTOIRE ET POLITIQUE À GAUCHE Réflexions et témoignages de Maurice Agulhon.

Perrin, 168 p., 15 €.

Naguère titulaire de la chaire d'histoire de la France contemporaine au Collège de France, Maurice Agulhon livre ici une réflexion approfondie sur quarante années de pratique professionnelle et de militantisme à gauche.

Un premier volet explore les cheminement par lesquels on devient historien et les inflexions que connaît une carrière. « *Essayons de comprendre et pas seulement de raconter. Et de nous comprendre nous-mêmes.* » Cette visée d'éclaircissement permet d'échapper à l'illusion rétrospective d'un parcours qui eût été parfaitement rectiligne. Ainsi la République n'a pas été à l'horizon de tout ce qu'Agulhon a écrit. C'est qu'il entre bien des contingences dans une carrière de quelque longueur et, en l'occurrence, de quelque éclat. En reprenant le fil biographique, éditorial et professionnel de sa trajectoire, l'historien décrit comment le Provençal, ruraliste et expert en analyses de spécificités sociales s'est mué en spécialiste de la II^e République, avant d'aborder le XX^e siècle, puis l'histoire de la symbolique, jusqu'à voir son nom indissolublement lié à l'image de Marianne.

Ouvert et inventif, le chercheur n'a garde d'oublier une autre contingence, celle « *des révélations que vous offrez, inépuisablement novatrices et surprenantes, archives et bibliothèques* ». Pointant aussi le rôle de rencontres d'idées, de Marx à Furet en passant par Foucault, son camarade de promotion rue d'Ulm, il plaide pour une conception exigeante du métier d'historien, préférant « *un regard de spécialiste exhaustif aux raisonnements d'un spécialiste à système* ».

Le second volet est tissé de témoignages sur ce qu'Agulhon a vu et compris de la politique, comme d'une histoire très contemporaine. Membre du PCF de 1946 à 1960, il ne se penche pas sur ce passé par nostalgie, mais par goût de l'étude fine d'un acteur collectif important de l'histoire de la France. De l'hypothèque du lycée du Parc à Lyon, en 1944, au professeur à Paris-I rédigeant en 1982 la notice nécrologique d'Albert Soboul pour *Le Monde*, il s'agit bien, par des études de cas, d'interroger la notion de culture communiste, non sans souligner un troublant paradoxe : « *Le Parti communiste n'a jamais eu autant d'intellectuels dans ses rangs qu'au moment où son traitement des questions théoriques était le moins compatible avec les normes de leur profession.* » On retrouve dans ces pages à forte charge personnelle la précision, la distance (jamais froide), l'art d'exposer clairement des faits complexes, d'une intelligence sans cesse aux aguets. Une stimulante leçon d'histoire. ■

LAURENT DOUZOU

Des fantômes au pays des savants

C'est un moment déconcertant de l'histoire des investigations scientifiques. Des chercheurs reconnus, souvent des sommités – médecins, physiciens, philosophes, neurologues –, ont scruté, des années durant, d'inraisemblables phénomènes produits par des « médiums » et divers « sujets » aux pouvoirs supposés exceptionnels. Les exploits recensés fournissent matière à une liste fantastique : déplacements de petits objets par la pensée, apparitions de formes ou de sonorités jugées inexplicables, visions à distance, transmissions d'informations par télépathie... sans compter le fin du fin : la production d'« ectoplasmes », sortes de poupées-fantômes en trois dimensions s'échappant du corps de quelques médiums. On en possède, dit-on, photographies et moulages.

« *Plus un fait est bizarre, plus il est instructif* », proclamait Hippolyte Taine pour marquer la spécificité de la psychologie. Sous la plume de ce rationaliste, fort méfiant envers toute forme d'occultisme, la phrase signifiait

que les connaissances progressent en intégrant des données inhabituelles. Dans les instituts de « recherche psychique » de la fin du XIX^e siècle, la même formule finit par suggérer que tout fait extravagant est à prendre au sérieux. C'est ce que font, d'expérience en expérience, cette ribambelle de messieurs à lorgnons et cols amidonnés. Tous se proclament très attentifs à déjouer les supercheries. Ils multiplient les précautions, surveillent les protocoles. Leurs travaux, au cours de deux ou trois décennies, ont rempli plusieurs rayons de bibliothèque. S'illustrèrent, dans ce genre oublié, Charles Richet, Prix Nobel, ou Conan Doyle, médecin de formation, père de Sherlock Holmes et pilier de diverses institutions métapsychiques.

Et puis plus rien. Ou presque. Ce moment s'est clos. Les raisons de cette défection demeurent plus ou moins obscures. Mais une chose est certaine : la forme des attitudes envers le surnaturel est profondément historique. C'est la principale leçon à tirer de l'enquête de Nicole Edelman

sur la voyance et le paranormal en Europe au cours des trois derniers siècles. Ce travail peut se lire comme le roman – souvent drôle, toujours mouvementé –, des rapports entre science et occultisme dans les temps modernes. S'il est évident que voyants et devins se rencontrent partout et toujours, il existe de fortes variations historiques dans les types d'attitude qu'ils suscitent, les discours qu'ils

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

engendrent, les pratiques qui les entourent.

Dans ces domaines, ce ne sont ni les ruptures ni les transformations qui manquent. Discréditée et même condamnée par la connaissance scientifique du XVII^e siècle, l'astrologie fait retour avec le romantisme. Mesmer, au siècle des Lumières, avait inventé le « *magnétisme animal* » et

anticipé l'hypnose. Le XIX^e s'en empare : « *La science des fluides impondérables (...) faisait d'immenses progrès, malgré les continuelles raileries de la science parisienne* », note Balzac dans *Ursule Mirouët*. En 1852 apparaît la profession de « *somnambule extra-lucide* », qui laissera place par la suite à celle de voyante.

Dans ce parcours conduit à vive allure, qui mène presque trop vite jusqu'à Madame Soleil et à nos boulimies d'horoscope, on croise bon nombre de personnages aux couleurs d'outre-tombe. Ainsi Hippolyte Léon Rivail, plus connu sous le nom de barde celtique qu'il aurait porté dans une vie antérieure, Allan Kardec. Il publie en 1857 *Le Livre des esprits*, « *écrit sous la dictée et publié par ordre des esprits supérieurs* ». L'ouvrage servira de pierre d'angle à la nouvelle religion du « *spiritisme* », voulant allier le progrès et le salut de l'humanité. Une mention spéciale pour la silhouette de Henriette Couédon : investie d'une mission prophétique par l'ange Gabriel, dans les années 1890,

elle se fit remarquer parmi les monarchistes de choc de la fin du siècle.

Plusieurs registres sont donc à distinguer, du bouffon au grotesque, de la charlatanerie à la recherche objective. Sur ce dernier plan, l'épisode le plus intrigant demeure celui qui rassembla fantômes et savants, ce moment où l'on visa une connaissance rigoureuse de faits psychiques inclassables, actuellement inexplicables. En effet, une série de questions se pose toujours, indépendante de ce travail. Une fois éliminées toutes les supercheries, y a-t-il un reste, un noyau de faits attestés et incompréhensibles ? Si c'est le cas, qui doit s'en préoccuper ? Et de quelle façon ? Face à ces interrogations naïves, on rencontre plus fréquemment des esquives que des réponses.

HISTOIRE DE LA VOYANCE ET DU PARANORMAL Du XVIII^e siècle à nos jours

de Nicole Edelman. Seuil, 284 p., 21 €.

ZOOM



ULUPI, PRINCESSE CHIPIE,
de Gérard Moncomble
L'un des deux premiers albums, très attendus, des

toutes nouvelles éditions Gulf Stream. Avec une centaine de titres à son actif, Gérard Moncomble, lui, est bien connu des enfants. Et cette délurée Ulupi-tête-à-claque, qui mène son père, l'Empereur, par le bout du nez, est une délicieuse parodie des contes classiques d'Extrême-Orient. *Fl. N.* Gulf Stream, ill. de Mazan, 48 p., 11,50 €. Dès 8 ans.

MOI, C'EST BLOP !, d'Hervé Tullet
On connaît la patte et la fantaisie d'Hervé Tullet. Avec *Moi, c'est blop !*, c'est à un festival que le lecteur est convié. Apprentissage en tout genre, du mouvement ou des couleurs, ce livre-encyclopédie aurait gagné peut-être à délimiter des séquences pour qu'on puisse plus aisément le lire en suivi. Mais demande-t-on à un dictionnaire de satisfaire un tel défi ? Alors, ne boudons pas notre plaisir et plongeons dans cet univers délirant mais si logique qu'il instruit autant qu'il distrait. Atypique – par son format comme sa couverture, déclinée selon le goût de l'acheteur – une vraie réussite. *Ph.-J. C.* Ed. du Panam, 112 p., 15 €. Dès 18 mois.

JE MOURRAI PAS GIBIER, de Guillaume Guéraud
En 1998, Guillaume Guéraud inaugurait la collection « doAdo » avec *Cité Nique-le ciel* ; aujourd'hui, il récidive avec le volet noir de la série, polars ou textes crus sur les violences et les fractures du monde contemporain. A Mortagne, la violence est partout. Scieurs ou vigneron, chacun s'inscrit dans un camp et en adopte les répulsions. La chasse seule les unit, en une sanglante communion. Martial fait tout pour refuser cette fatalité, mais, de pactes haineux en injustices, il plonge à son tour et se fait chasseur. Sans merci ni remords. Un texte brutal, sans complaisance, bien choisi pour donner le diapason de la partition qu'il ouvre. *Ph.-J. C.* Ed. du Rouergue, « doAdo noir », 80 p., 6,50 €. Dès 13 ans.

Rencontre A 92 ans, Pierre Probst continue à dessiner sa petite héroïne, toujours aussi craquante

Le père tranquille de Caroline

Cela ressemble à une visite chez un vieil oncle. Bois ciré et encaustique. Le tapis à franges. Le parquet à damier. Pierre Probst habite au dernier étage d'un immeuble des années 1950 à La Garenne-Colombes (Hauts de Seine). La fenêtre de son atelier s'ouvre sur un paysage de tours lointaines et de pavillons de banlieue. Sur sa planche de travail, une boîte d'aquarelle, des tubes de gouache, des crayons, des pinceaux. Pas de désordre. Sa documentation, ses planches, ses esquisses sont rangées dans des meubles en Formica récupérés d'une cuisine. Déçu ? C'est pourtant dans cet univers désarmant de simplicité que s'est développée une des plus belles aventures de la littérature jeunesse. C'est là que, 92 ans, le créateur de Caroline continue de dessiner. « *Mais vous savez, soupirez-t-il malicieusement, j'ai la vue qui baisse.* »

A voir ses travaux de la veille, on n'est pas trop inquiet. Le trait est vif, précis. Sa petite héroïne est toujours aussi craquante. Caroline, vous savez,

cette louloute délurée, yeux bleus et couettes blondes en salopette rouge. Quarante-trois albums (1). Trente-huit millions d'exemplaires vendus en France depuis 1953. Le premier, *Une fête chez Caroline*, remporte un succès immédiat. « *Personne ne s'y attendait* », raconte-t-il en riant dans sa moustache blanche. Probst n'est pas un débutant alors. Il a 40 ans et illustre des livres pour enfants chez Hachette depuis la fin de la guerre. L'« Idéale bibliothèque », la « Rose », la « Verte »... Il a inventé aussi toute une tribu de drôles d'animaux. Les chatons Pouf et Noiraud. Boum l'ourson. Bobi, le chiot et Youpi. « *C'était le cocker d'un des directeurs. Il dévorait tout dans le bureau...* » Pierre Probst les entraîne dans de singulières histoires. Pour fédérer cette turbulente ménagerie, on lui demande d'imaginer un personnage central. Caroline est née. « *Cela n'a pas été facile, explique-t-il. L'éditeur voulait que ce soit un garçon. Question d'époque. Moi, je tenais à une fillette, moderne, délurée. Un petit bout de bonne femme qui ressemblait à*

ma fille Simone, une sacrée diablesse. Casse-cou, indépendante. »

De fait, Caroline se trouve assez à contre-courant. Contrairement à sa contemporaine Martine créée par Gilbert Delahaye et Marcel Marlier, elle ne porte pas de robes pastel à col Claudine et ne joue ni à la poupée ni à « *la petite maman* ». Elle a beau avoir 7 ans, elle mène une vie pour le moins indépendante. Elle conduit une voiture, voyage dans le monde entier. Féministe en herbe, Caroline ? Si l'on veut. En tout cas, elle ne s'encombre pas de conventions.

« Un peu envahissante »

« *J'ai choisi le prénom en hommage à ma grand-mère, continue-t-il. Une vieille dame charmante, un peu indigne, qui se nourrissait de café au lait et d'aspirine et qui lisait du matin au soir.* » Est-ce à elle qu'il doit sa fibre artistique et cette part de rêve qui ne l'a jamais quitté ? « *Aussi loin que je remonte, il me semble que j'ai toujours dessiné.* »

Il est né en 1913 à Mulhouse. Toute la famille est dans les cotonnades d'Alsa-

che. Chez les Frères, il passe son temps à faire des croquis, des caricatures. « *Ce n'était pas sérieux du tout. J'illustrais en marge les livres de la bibliothèque.* » Sa vocation perdure. On finit par l'inscrire aux Beaux-Arts de la Société industrielle de Mulhouse. Là, il apprend l'ornement et ce goût du détail et du travail bien fait qu'on retrouve dans toute son œuvre. Le textile n'a déjà plus beaucoup d'avenir. Pierre Probst se lance dans le dessin publicitaire. Il se marie et part à Lyon exercer son nouveau métier. Les chaussures Unic, le Tonimalt, et, bien plus tard, le petit chien du chocolat Suchard, c'est lui. Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier, s'évade. A Lyon pendant l'Occupation, il rencontre des éditeurs réfugiés en zone libre. Ce sont eux qui vont l'encourager à monter à Paris. La suite ira très vite.

Il n'y a pas que Caroline dans l'œuvre de Probst. Il a fait du dessin historique, du dessin animalier. En 1961, il crée Tim et Poum, cocasse tandem d'un lapin et d'un chien (2). Cinq ans après, Fanfan, un petit garçon qu'il lance dans des combats écologiques avant l'heure (3). Mais l'accueil ne sera jamais le même. « *Je ne devrais pas le dire, lâche-t-il. Caroline m'a été parfois un peu envahissante.* » En 1984, l'éditeur réduit le format. « *J'ai vécu cela comme une catastrophe. J'ai fini par m'y faire.* » Finies les ballerines, Caroline chausse des baskets. Aujourd'hui, ses aventures sont traduites dans plus de quinze langues. Après avoir été en 2005 une bien peu orthodoxe baby-sitter, elle s'apprête à faire du cinéma. « *Elle en fait des choses, non ?* », dit-il, pas peu fier. Dessins au crayon, scénario et textes. La phase préparatoire de l'album est déjà achevée. Pierre Probst est intarissable. La Citroën Trèfle qui appartenait à son père et qui a servi de modèle à la voiture hors d'âge de Caroline, ses longues marches le matin tôt, ses petits-enfants, ses arrière-petites-filles. Il a gardé de l'Alsace un léger accent traînant. Il sort des tasses à filet doré. « *J'ai fait du café. Vous en prenez ?* » ■

XAVIER HOUSSIN

(1) *Dernier titre paru* : Caroline baby-sitter, Hachette Jeunesse, 26 p., 5 €.

(2) Les Aventures de Tim et Poum sont disponibles aux éditions des Deux Coqs d'or.

(3) Les Aventures de Fanfan (7 volumes) sont publiées aux éditions du Triomphe.



« Caroline baby-sitter » (2005)
PIERRE PROBST/HACHETTE LIVRES

Le dernier volet d'une trilogie qui démontre la vitalité de la fantasy pour la jeunesse

La dimension Stroud

Avec *La Porte de Ptolémée*, Jonathan Stroud achève en apothéose une des plus remarquables trilogies de fantasy pour la jeunesse parues ces dernières années. On retrouve Nathaniel, l'apprenti magicien qui s'est hissé dans les sphères proches du pouvoir dictatorial de ses pairs, la jeune résistante Kitty Jones et l'insolent, l'inénarrable djinn Bartiméus...

Les précédents volumes – *L'Amulette de Samarcande* et *L'Œil du golem* – le montraient déjà : chaque plongée dans l'Angleterre « *uchronique* » de Stroud est d'une tonalité différente. L'auteur n'est pas homme à faire deux fois le même livre ; chaque tome est une aventure. « *La voix de Bartiméus s'est imposée à moi d'un coup* », raconte-t-il. *J'ai écrit les quatre premiers chapitres dans la foulée. Bartiméus y était déjà tout entier avec son ironie, ses sarcasmes, les notes en bas de page. J'ai ensuite*

construit la trilogie pour contenir cette voix. Les deux autres – celles de Nathaniel et de Kitty – sont venues ensuite et j'ai tenté de construire le premier tome en les faisant entendre en alternance.

Mais je me suis rendu compte que ce serait trop complexe. Alors, j'ai décidé de faire de Kitty le personnage central du second tome. J'avais le plan général de la trilogie, pas la tonalité de chaque volume.

« *Quand L'Amulette est paru, je me suis trouvé confronté au problème d'un livre qui rencontrait le succès. Je me suis demandé si je devais continuer dans cette veine légère et humoristique. Mais plutôt que d'écrire un roman aussi consistant qu'un soufflé, j'ai décidé de suivre mon premier mouvement, de creuser le côté sombre de l'intrigue. L'arrivée de*

Kitty relègue le duel entre Nathaniel et Bartiméus au second plan ; avec elle, le monde s'ouvre... »

Dans ce troisième tome, Stroud alterne les voix de ses personnages, mais l'intrigue les conduit à joindre leurs forces

pour contrer un ennemi inattendu. Si la Résistance ne l'a qu'égratigné, le régime des magiciens subit une attaque frontale autrement redoutable, sous l'impulsion d'un comploteur dont la silhouette se profilait déjà à l'arrière-plan de *L'Œil du golem*.

La porte de Ptolémée, comme l'amulette et l'œil, est un objet, mais elle est aussi bien plus que cela : elle permet le passage dans une autre dimension, « *un monde spirituel* », dit Stroud. « *J'ai eu des angoisses en passant à cette dimension-là !* »

Fantasy « non générique »

Ce n'est pas là la seule audace de Stroud, qui s'est par ailleurs refusé au happy end. L'un des protagonistes laissera sa vie dans le combat final. « *Je n'ai pas écrit un roman sentimental, mais une histoire pour montrer la complexité des êtres et des mondes. Dans tous mes livres aujourd'hui, je mêle fantasy et réalité. J'essaie de voir ce qui arrive quand on mixe l'une et l'autre.* »

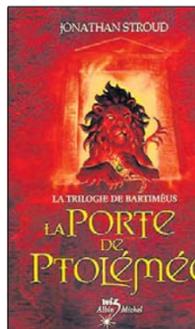
En mêlant l'humour, les dimensions politique et spirituelle et l'horreur, Stroud voulait une fantasy « non générique ». Pari réussi et qui prouve une fois de plus que la fantasy pour la jeunesse est aujourd'hui plus inventive que celle pour adultes...

Jonathan Stroud a fait des études d'anglais à l'université de

York pour satisfaire son goût pour la littérature classique. Une fois ses études achevées, et comme il en avait assez de travailler sur les œuvres des autres, il est parti pour Londres et a trouvé un travail chez Walker Books, une maison d'édition spécialisée dans les albums pour la jeunesse, qui a connu un formidable succès avec ses ouvrages *Trouvez Charlie*. Walker souhaitait prolonger le succès des « *Charlie* » avec d'autres « *Puzzle books* ». C'est ainsi que Jonathan Stroud s'est lancé dans l'écriture, avec ce type d'ouvrages comportant des illustrations, des labyrinthes, des énigmes. L'un d'eux, *The Lost Treasure of Captain Blood*, est d'ailleurs paru en France chez Gründ, en 1997, sous le titre *Le Trésor du capitaine Rascasse*. Puis il a eu envie d'écrire des ouvrages plus ambitieux. « *Buried Fire* » (1999) est une fantasy traditionnelle avec un dragon enterré sous une colline. *The Leap* (2001), moins traditionnel, est une fantasy psychologique où l'on ne sait si l'héroïne invente les aventures qu'elle dit vivre. *The Last Siege* (2003) est à l'opposé de la trilogie : un livre minimaliste avec seulement trois personnages et un décor.

Et puis, Jonathan Stroud a entendu la voix de Bartiméus. On connaît la suite... ■

JACQUES BAUDOU



LA PORTE DE PTOLÉMÉE
de Jonathan Stroud.

Traduit de l'anglais par Hélène Collon, Albin Michel, « *Wiz* », 616 p., 17 €
Dès 10 ans.

Les éloges et les coups de griffe de l'auteur des « Fleurs du mal », critique littéraire de génie

Baudelaire, le goût des autres

ÉCRITS SUR LA LITTÉRATURE

de Charles Baudelaire.

Edition établie, présentée et annotée par Jean-Luc Steinmetz.

Le Livre de poche, « Classique », 636 p., 8 €.

Ce serait un événement tout nouveau dans l'histoire des arts qu'un critique se faisant poète (...); au contraire tous les grands poètes deviennent naturellement, fatalement, critiques. » A peine plus loin, Baudelaire enfonce le clou : « Il serait prodigieux qu'un critique devint poète, et il est impossible qu'un poète ne contienne pas un critique. » Quelle conviction...

Ces quelques lignes qui sonnent comme une profession de foi, il les écrit en 1861 dans *La Revue européenne*. Son article, « Richard Wagner et Tannhäuser à Paris », rappelle les trois concerts que le compositeur allemand a donnés à peine un an auparavant au Théâtre-Italien. Et il prend fait et cause. Il s'emballa. Il s'insurge contre la « diatribe affligeante ». Il défend. Il explique. Il persiste. Il convainc. Qu'est-ce au fond qu'un critique ? Quelqu'un qui juge. Quelqu'un qui soupèse. Epicier d'impalpable. Qui met en miroir et en relation les ouvrages de l'esprit. Leur donne valeur et corps. Et les rend au public si avide d'avis. « Je hais le mouvement qui déplace les lignes. » Baudelaire nous fait pourtant ici une histoire brouillée. Insolente et sincère. Contradictoire et cohérente. Feu vif et mijoté.

Révérence narquoise

Sur une vingtaine d'années, à partir de 1846, le poète se place en reflet de la littérature. Celle de son époque. Celle d'à peine plus avant... Papiers dans les journaux. Préfaces. Il aborde tout. Il approche Balzac en révérence narquoise dans un jeu d'anecdotes qui peut tout rassembler. Il raconte une histoire advenue à « la plus forte tête commerciale et littéraire du XIX^e siècle ». « J'ai voulu montrer, écrit-il, que le grand poète savait dénouer une lettre de change aussi facilement que le roman le plus mystérieux et le plus intrigué. » Simplicité, clarté, implication totale. Le ton est donné pour ces textes qu'on pourrait penser disparates, justes reflets du temps, des lectures, des colères, des



Charles Baudelaire vers 1860, autoportrait. PHOTO RMN/MICHÈLE BELLOT

élans d'amitié mais qui rassemblés ici s'enchaînent comme naturellement.

Petits fragments volés aux jours qui passent vite. Beaucoup de ces écrits avaient déjà été publiés en 1869, deux ans après sa mort, dans *L'Art romantique*, mais Jean-Luc Steinmetz, à qui l'on doit cette édition étonnante, nous les restitue dans une chronologie simple et dépouillée. Le volume s'ouvre avec de premières pages critiques dans *Le Corsaire-Satan*, *L'Esprit public* ou *La Semaine théâtrale*. Puis, au fur et à mesure, Baudelaire joue avec le recul. Remet en perspective. Déplace son

regard. Il s'enflamme pour Poe dont il vient de commencer la traduction, défend *Madame Bovary* de Flaubert, rend un hommage délicat à Théophile Gautier (« Je ne connais pas de sentiment plus embarrassant que l'admiration »).

En 1861, l'année où il pose sa candidature à l'Académie française, *La Revue fantaisiste* de Catulle Mendès fait paraître ses notices ciselées sur des contemporains. Il y prend subtilement distance avec un Hugo alors en exil. Il éreinte la paresse de Hégésippe Moreau, vante le courage de Banville et

se laisse prendre presque à corps défendant au charme « originel et natif » de Marcelline Desbordes-Valmore. Il n'en fait qu'à sa tête. Entre lui et les autres, Baudelaire critique s'ouvre comme une autre voie. Il cherche à dresser un panorama littéraire mais l'éparpille en mosaïque, en verre brisé. Sa propre place le fait défenseur des essais, des ratures et de la vérité. Il est expert.

Censeur fripé

Ce qu'il ne supporte pas c'est la facilité flatteuse, la pesanteur morale, la bêtise attifée. Il règle ainsi des comptes. Plutôt à bon escient. Dans *L'Esprit et le style de M. Villemain*, un de ses derniers textes, il pourfend la suffisance, la graisse verbeuse, les opinions oiseuses et inutiles. Le vieux professeur en Sorbonne, ministre de l'instruction publique et secrétaire perpétuel de l'Académie en prend pour son grade. Une volée de bois vert. « Sa phrase est bourrée d'inutilités ; il ignore l'art d'écrire une phrase comme l'art de construire un livre. (...) S'il était modeste... – mais puisqu'il fait le méchant... » Qu'est-ce donc qui crie vengeance ? Le poète est allé « visiter » Abel-François Villemain à sa tentative d'entrée sous la Coupole et s'est entendu dire à propos des *Paradis artificiels* : « La toxicomanie, monsieur, n'est pas la morale. » Il comprend vite qu'il vaut mieux renoncer. Mais c'est tout autant le sort que réserve le censeur fripé à Chateaubriand qui le fait sortir de ses gonds. « Villemain [le] critique (...) pour ses étourderies et son mauvais esprit de conduite, critique digne d'un pied-plat qui ne cherche dans les lettres que le moyen d'y parvenir. » Exemple extrême. Mais entre son œuvre et celle des autres, Baudelaire tire sans cesse des passerelles. Tout se fait en miroir. D'où l'intérêt de ce recueil unique. Lire Baudelaire dans un nouvel intime. En image projetée. C'est passionnant et neuf. Pourquoi donc le poète est-il si bon critique ? Simple, explique Jean-Luc Steinmetz, parce que ses mots « l'engagent tout entier ». ■

X. H.

Signalons une nouvelle édition du *Spleen de Paris. Petits poèmes en prose* présentée, établie et annotée par Robert Kopp. (Poésie-Gallimard, 352 p., 5,80 €.) En librairie le 26 janvier.

ZOOM



HOMBRES, de Paul Verlaine. En 1878, Verlaine fait paraître *Les Amies*, qu'il signe Pablo de Herlagnez, et en 1890, il signe de son nom *Femmes*. La

couverture porte « Imprimé sous le manteau et ne se vend nulle part », précision que l'on retrouve, en 1904, dans une édition qu'il aurait voulue posthume de *Hombres*. Comme on l'a écrit de *Femmes*, on a dit que *Hombres* multiplie « les termes orduriers, les laborieuses gauloises (...), les lourdeurs rhétoriques et pornographiques », et que ce sont là « recueils pour la main gauche (...) d'une faiblesse poétique insigne ». Certes, on peut préférer la délicatesse du tendre Lélian de *La Bonne Chanson* ou la *Sagesse* du prisonnier pour coups de revolver sur le préféré de ses amants qui en est au début de la rédaction d'*Une saison en enfer*, mais si Verlaine prévient : « Ne métophorons pas, foutons./ Pelotons-nous bien les roustons./ Rinçons nos glands, faisons ripailles./ Et de foutre et de merde et de fesses et de cuisses », avec *Hombres*, il reste « l'artiste fort habile et fort conscient » que voyait Paul Valéry. P.-R. L. Edition établie par Steve Murphy, H & O. « Poche », 128 p., 4,90 €.

LE MENTEUR, de Henry James

Extrait des *Nouvelles complètes*, (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »), ce court récit déploie tout l'art du portrait de Henry James. Mêlant la peinture à la psychologie, l'auteur fait d'Oliver Lyon, peintre de renom, un scrutateur de l'âme et de ses penchants. Invité lors d'un week-end au manoir de Stayes, Lyon retrouve son amour de jeunesse, Everina Brant, désormais mariée au colonel Capadose. Poussé par la curiosité que lui inspire Capadose, « menteur platonique » qui raconte « d'étranges histoires », Lyon décide d'en faire le portrait. Quel meilleur moyen de révéler à Everina le « défaut monstrueux » de son mari pour mieux tenter de la récupérer ? James garde le suspense jusqu'au bout et met à profit les ressorts de la jalousie et du mensonge. St. L. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Muriel Zagher, Gallimard, « Folio 2 € », 116 p., 2 €.

Deux romans tout en finesse de Pascale Kramer
Une si tendre tristesse

La lucidité impitoyable de Pascale Kramer, son écriture incisive, au scalpel, font d'elle une des meilleures romancières d'aujourd'hui. Noir, son univers ? Chacun des textes de cette romancière née en 1961 à Genève, qui vit et travaille à Paris depuis 1987, a la rigueur de la tragédie : il y advient souvent l'irréparable, qu'une sourde menace laissait pressentir. Le désamour, dans *Onze ans plus tard* (Calmann-Lévy, 1999, « Folio » n° 3444). L'angoisse de voir survenir un de ces drames que l'on redoute : une chute, un accident, la mort d'un enfant – à la fin de *Manu* (Calmann-Lévy), qui avait obtenu en 1996 le prix Michel Dentan, une des principales récompenses littéraires de Suisse romande, ou dès le début des *Vivants* (Calmann-Lévy, 2000, et Folio n° 3738, prix Lipp 2001).

A fleur de peau

L'art de la romancière tient à la finesse des notations sensorielles, à fleur de peau ; à la façon de faire surgir le malaise d'un détail ténu, à peine perceptible – comme un store qui bat. Mais aussi à une sorte de tendresse triste, qui rend attachants même des personnages crispés, irritants. Ainsi Ann, adolescente brillante et adulée, dans le remarquable *Bateau sec* (Calmann-Lévy, 1997). Ou la précoce Nina, âgée de 7 ans, dont la tension ambiante galvanise les « forces minuscules », dans *Retour d'Uruguay* (Mercure de France, 2003) – qui vient de paraître en « Folio ».

Nina, ses parents, Raphaël et Béatrice, ainsi que son frère et sa sœur :

ils sont les cousins, arrogants et désargentés, qui reviennent de Montevideo – dans une ville qui n'est pas nommée – et fascinent le jeune Adrien. Tout se passe dans le huis clos d'un immeuble cosu, entre l'appartement familial et une chambre sous les toits, où l'adolescent découvre sa liberté d'adulte, et la confusion des sentiments.

Là parviennent les contrecoups d'un drame, survenu dans une station de montagne, où une querelle dégénère en poursuite meurtrière. C'est un amer et troublant roman d'initiation, qu'un sombre fait divers fait tourner, irrémédiablement, au gâchis.

Un paysage venteux du Nord : l'estuaire, les dunes, les éoliennes – le ferry qui traverse vers l'Angleterre. Après les bourgeois déçus de *Retour d'Uruguay*, Pascale Kramer a attaché son regard, dans son dernier roman, *L'Adieu au Nord*, paru à l'automne 2005 (Mercure de France, 238 p., 17 €), à des humbles, des taciturnes. Sven, Serge et Alain, qui travaillent comme cueilleurs dans la cressonnière du frère aîné de ce dernier : Jean – le seul d'entre eux à « avoir su se mettre très tôt en paix avec l'amour et les marchandages du sexe ».

Deux filles viennent rôder, l'une, encore mineure, Patricia, en guerre avec son père qui tient l'épicerie,

l'autre, à peine pubère, sauvage et « pas élevée », Luce, qui voue à Patricia une adoration sans limites. «... Patricia n'était pas toujours gentille avec elle. Elle n'était pas mauvaise, mais elle s'en nuuyait et il fallait bien que parfois quelqu'un en souffre à sa place. Luce était ce quelqu'un avec passion, avec patience, avec espérance. »

Comme dans chacun de ses romans, Pascale Kramer excelle à faire ressentir le trouble et les tensions, le désir et les frustrations, les blessures et le désespoir. Il y aura un séjour en Irlande où, avec une « sorte de volonté muette et crispée », Patricia, décidée à fuir, entraînera Alain. Puis leur retour, pathétique, et l'intuition du désenchantement à venir.

C'est un amour amer – déchiré, déchirant – où la jalousie et la violence ne sont jamais loin. Et pourtant une grâce improbable, parfois, laisse espérer un répit – la « chance »

d'un douloureux bonheur, proche du chagrin. Il n'y aura que la détresse d'une solitude à deux, la jeunesse gâchée de Patricia, et le désastre auquel chacun, inéluctablement, ne cesse de tendre. Ce récit âpre et poignant, traversé d'éclats lumineux, confirme le talent sensible et la compassion aiguë de Pascale Kramer. ■

MONIQUE PETILLON



RETOUR D'URUGUAY de Pascale Kramer.

Gallimard, « Folio », 190 p., 5,40 €.

Trois textes d'Amos Oz sur le conflit israélo-palestinien
Paroles de paix

COMMENT GUÉRIR UN FANATIQUE (How To Cure A Fanatic) d'Amos Oz.

Traduit de l'anglais par Sylvie Cohen, Gallimard, « Arcades », 88 p., 8,50 €.

Amos Oz est, on le sait, un grand écrivain. Aussi les textes rassemblés ici – transcriptions de trois conférences prononcées en anglais à Tübingen (Allemagne) en janvier 2001 et remises en forme – sont-ils formidablement bien écrits (1). Chaque mot est pesé, poli. Chaque phrase compte. Et son sens de la digression et de l'humour n'empêche pas, au contraire, malgré la gravité du sujet – le conflit israélo-palestinien –, d'être juste et précis. Car ces textes sont autant ceux d'un brillant intellectuel, militant de la première heure pour la création d'un Etat palestinien – il est l'un des membres fondateurs du mouvement La Paix maintenant –, que ceux d'un fils unique, né dans une famille modeste d'intellectuels à Jérusalem, devenu écrivain à cause du dénuement, de la solitude et des crèmes glacées qu'on lui promettait s'il se tenait sage alors qu'autour de lui on refaisait le monde...

Sans jamais donner de réponse définitive ou catégorique, Amos Oz s'interroge et interroge le lecteur. Qu'est-ce que le fanatisme ? Où commence-t-il ? Pour lui, c'est « forcer autrui au changement » qui en constitue l'essence. Pour tenter de l'endiguer, il préconise, entre autres, l'auto-dérision et la nécessité de recourir à l'imagination. L'auteur d'*Une histoire d'amour et de ténèbres* (Gallimard, 2004) démontre que, avant de juger, il faut

observer, tenter de comprendre, et, pour cela, « se glisser dans la peau d'autrui ». Ce qui, précise-t-il, ne signifie pas qu'il est prêt à défendre n'importe quelle opinion, mais qu'il est capable d'envisager des points de vue différents du sien. Aussi en veut-il aux Européens, même les mieux intentionnés, de vouloir trop souvent réduire le conflit israélo-palestinien à un western des temps modernes : « Je sais d'expérience que le conflit entre Juifs et Arabes n'est pas une affaire de bons et de méchants. C'est une tragédie : l'affrontement entre le bien et le bien. » Pour lui, il ne s'agit pas d'une controverse théologique ou culturelle, mais bien d'un « conflit immobilier quant au véritable propriétaire de la maison ». Et Amos Oz, tout comme la plupart de ses concitoyens aujourd'hui, est d'avis qu'il existe une solution qui, pour tous, sera douloureuse et difficile – puisqu'elle prendra le visage d'un compromis.

Amos Oz n'est pas un sentimental, mais un pragmatique. Il ne croit pas en « une soudaine lune de miel entre les Juifs israéliens et les Palestiniens », mais à un « divorce juste et équitable ». Et, s'il se garde bien de prophétiser, de donner des leçons, il émet juste un souhait : s'il fallait absolument choisir un camp, que cela soit celui de la paix. ■

EMILIE GRANGERAY

(1) Le troisième texte, « Un conflit entre deux causes justes », a été publié par Gallimard en 2003 sous le titre *Aidez-nous à divorcer !*

Signalons aussi l'essai d'Anne Savery : *Ecrire Israël. L'œuvre d'Amos Oz* (L'Harmattan, 212 p., 19 €).

Carlo Ginzburg

« Je préfère faire confiance au réel »

De ses études sur le Frioul au XVI^e siècle à ses prises de position très actuelles sur l'affaire Sofri, rencontre avec un anticonformiste pour qui l'histoire est tout sauf une discipline close

Le 17 mai 1972, à Milan, un homme est abattu à bout portant. Son nom : Luigi Calabresi, chef de la section politique de la police milanaise. Portrait-robot du tueur : homme jeune, cheveux châtain, 1,80 mètre. Faussement absorbé dans la lecture d'un journal, l'assassin attendait sa victime à la sortie de son domicile. Il a pris la fuite à bord d'une Fiat 125 bleue.

Toujours vivant dans la conscience collective italienne, ce meurtre est l'un des plus troublants des « années de plomb ». L'un des plus embarrassants aussi. Le procès qui l'a suivi, entièrement construit sur la parole « contradictoire et vacillante » d'un pseudo-repent, a abouti à la condamnation à vingt-deux ans de prison d'Adriano Sofri, l'un des leaders du Mai 68 italien.

Un Dreyfus transalpin ? C'est ce qu'a toujours soutenu l'historien Carlo Ginzburg, dont le nom vient immédiatement à l'esprit lorsqu'on évoque cette affaire. Comme Voltaire pour Calas, comme Zola pour Dreyfus, Ginzburg, persuadé de l'innocence de son ami Sofri, s'est jeté à corps perdu dans la bataille du droit et de la vérité.

« Comment est-il possible, à la fin du XX^e siècle, dans un pays démocratique dont la Constitution est une des plus éclairées d'Europe, que soit tranquillement énoncée une condamnation juridiquement irrévocable et systématiquement réitérée qui équivaut de fait à une condamnation à mort ? », s'indignait-il, il y a quelques années, dans les colonnes du *Monde*. Dans *Le Juge et l'Historien*, il dit sa « fureur » face à un procès sans preuves : « La balle trouvée dans le cadavre du commissaire ainsi que ses vêtements ont été détruits par la police elle-même, sous prétexte qu'elle manquait de place pour les conserver ! Même chose pour la Fiat, au motif que... la vignette n'avait plus été payée depuis cinq ans ! »

En décembre 2005, l'affaire Sofri a rebondi. Le ministre italien de la justice a fait savoir qu'il s'opposait à la grâce acceptée par le président Ciampi. Mais Ginzburg, cette fois, ne souhaite plus rien commenter. Prudence ? Tristesse ?

Au dernier étage d'un immeuble médiéval de Bologne, à deux pas des célèbres tours penchées, Carlo Ginzburg reçoit les visiteurs dans sa cuisine. Par simplicité autant que... par nécessité. Les murs, les sols, les tables de toutes les autres pièces sont envahis par les livres, journaux, dossiers, articles, documents... Seule la cuisine échappe à ce capharnaüm. Halte bienfaisante pour intellectuel hyperactif, elle ressemble à toutes les cuisines, avec soudain, loin des concepts, des torchons à carreaux et des photos d'enfants sur le réfrigérateur. Carlo Ginzburg a posé ses grosses lunettes et ses coudes sur la table. Sa voix grave et profonde, son éloquence et son érudition à donner le tournis : tout en impose chez cet homme à la stature d'empereur. Mais, soudain, il hésite. « Vous savez, dit-il, visiblement affecté. Sofri est très malade en ce moment. Il est dans une section de réanimation, on ne peut même plus le voir... (1) »

Un silence. L'homme passe la main dans cette grosse tignasse poivre et sel qui lui donne parfois des allures bachiques. Puis il reprend, dans un français impeccable. Il raconte la similitude qui l'a toujours frappé entre ce procès-là et ceux de l'Inquisition, sur lesquels il a longuement travaillé. Logique pervertie, « subterfuges, pressions indues, volonté obstinée de punir » : ce qui le passionne, c'est la manière dont on peut, à partir de présupposés comparables, dire le

droit et écrire l'histoire. « *Tout procès, dit-il, est une sorte d'expérimentation historiographique in vivo.* »

Tout Carlo Ginzburg est là. Un intellectuel engagé dans les débats de l'heure en même temps qu'un chercheur capable de consacrer des années à éprouver les minutes de procès en sorcellerie. Un historien plongé dans les livres de comptes d'un meunier du Frioul au XVI^e siècle ; un anticonformiste de l'histoire de l'art, passant à son crible (très personnel) les œuvres de Giotto ou de Piero della Francesca. Un trublion aux fulgurantes géniales, intéressé par Berlusconi (qu'il ne ménage pas) autant que par les marginaux et les sans-voix. « *J'ai toujours eu l'intuition que "les autres", les enfants, les idiots, les animaux même, saisissent quelque chose de très profond que ne voient pas ceux qui vivent au cœur des événements.* »

Entre Freud et Sherlock Holmes

A ses yeux, l'histoire est tout le contraire d'une discipline close. Il faut savoir enquêter dans les marges, accueillir les rencontres imprévues – une anecdote, un rituel, une affiche de propagande... –, être attentif au détail, à la trace, au presque rien. La prunelle de son œil (noir intense, pétillant sous des sourcils épais et insoumis) ressemble à une lentille de microscope. Lorsqu'il la braque sur un minuscule événement, celui-ci, par miracle, devient parlant. C'est ainsi qu'il a « inventé » la « microstoria » ou « microhistoire ». « *C'était dans les années 1970, avec un groupe de copains. Notre idée était d'examiner quelques réalités à la loupe et de poser le problème de la généralisation à travers des cas.* » Ces « microhistoriens » pratiquent la « méthode de Sherlock Holmes ». Ce qui ne va pas sans susciter quelques remous parmi les tenants de l'orthodoxie !

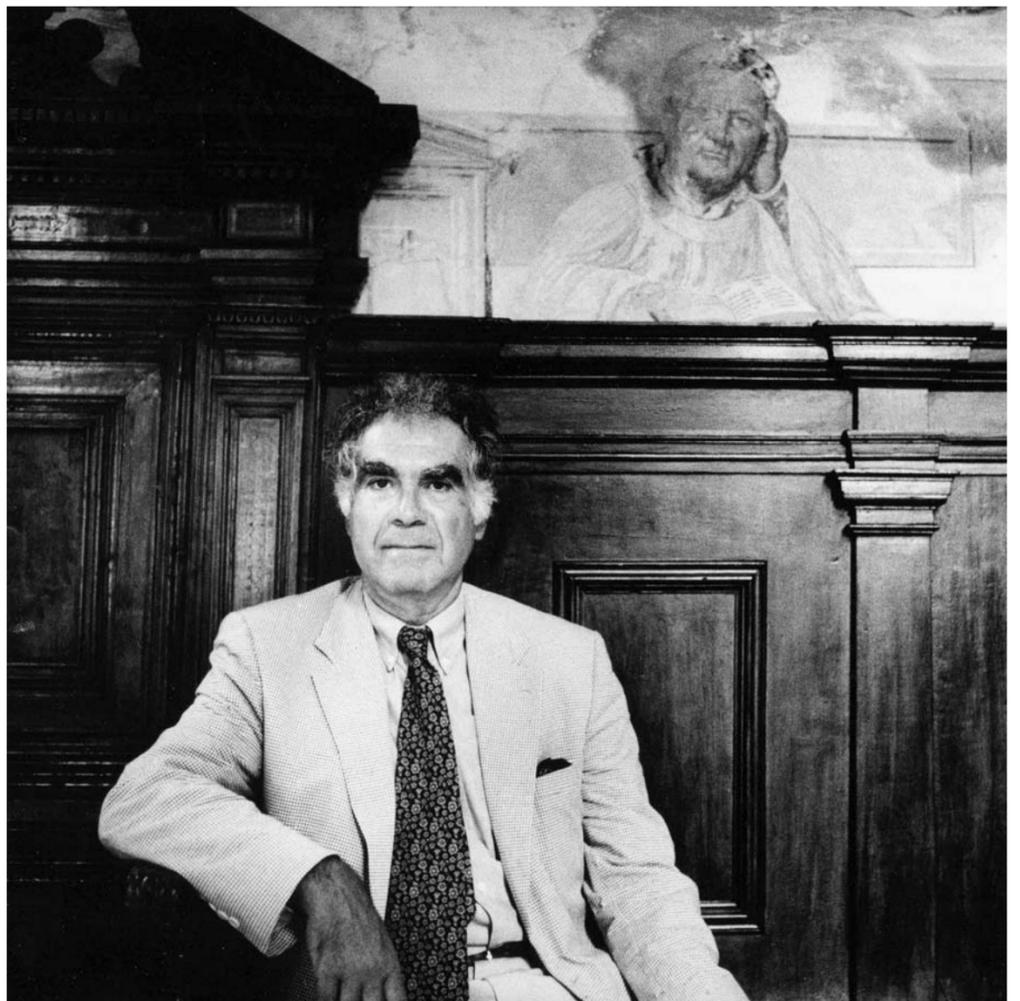
« *Mes sujets paraissent douteux. Ces histoires de sorcières, ma tentative de réconcilier les procès et les croyances des gens accusés de sorcellerie, tout ça relevait plutôt du domaine des anthropologues. Le problème, c'est que ceux-ci*

Carlo Ginzburg

Né à Turin en 1939, Carlo Ginzburg enseigne au département d'histoire de l'université de Californie-Los Angeles (UCLA). Fils de la romancière Natalia Ginzburg, il a été formé par la lecture de Freud, Adorno, Auerbach... et profondément marqué par les travaux de Marc Bloch (*Les Rois thaumaturges, La Société féodale*).

En France, il a notamment publié *Les Batailles nocturnes* (Verdier, 1980), *Enquête sur Piero della Francesca* (Flammarion, 1983), *Mythes, emblèmes, traces* (Flammarion, 1989), *Le Sabbat des sorcières* (Gallimard 1992) et *Le Fromage et les Vers* (Aubier, 1993). Ses considérations sur le procès Sofri, *Le Juge et l'Historien* (Verdier, 1997), ont donné lieu, pour Arte, à un passionnant documentaire de Jean-Louis Comolli. Avec le même cinéaste, Carlo Ginzburg prépare un nouveau film, dont un extrait – sur Giotto et Dante à Padoue – a été projeté en décembre à Florence.

Cet automne, Carlo Ginzburg enseignera pendant un mois à l'université Paris-VII.



Carlo Ginzburg dans l'église San Rocco à Montereale Valcellina (Frioul). DANILLO DE MARCO

ne travaillaient pas sur les archives de l'Inquisition. » D'où l'idée qu'il fallait inventer des parcours nomades, se frotter à des disciplines connexes : l'anthropologie, le droit, l'économie... et, pourquoï pas, la littérature.

Justement, avec *Nulle île n'est une île*, Carlo Ginzburg butine sur les terres des écrivains. C'est un champ qui lui est familier. L'année de sa naissance, en 1939, son père fonde – avec Giulio Einaudi et Cesare Pavese – les éditions Einaudi. « *Il enseignait la littérature russe. Mais, comme il avait refusé de prêter serment au régime fasciste, il a perdu son poste.* » Lorsqu'il meurt, en 1944, à la prison de Rome, le petit Carlo a 5 ans. Sa mère, la romancière Natalia Ginzburg, refait sa vie avec un spécialiste des lettres britanniques. Pendant la guerre, l'enfant fait son miel des contes et légendes des Abruzzes, où sa mère et lui se sont réfugiés. « *On peut dire que j'ai grandi dans un milieu où la littérature faisait partie de l'environnement, intellectuel et même physique* », note-t-il avec nostalgie.

Est-ce pour retourner à ces sources qu'il se penche, aujourd'hui, sur la littérature anglaise ? Dans *Nulle île n'est une île*, Carlo Ginzburg propose « quatre regards » sur les écrivains d'outre-Manche, à travers des figures aussi diverses que Thomas More – l'Ancien et le Nouveau Monde vus depuis Utopie ; Sir Philip Sydney, auteur d'une *Défense de la poésie* à l'époque élisabéthaine ; Laurence Sterne, dont le célèbre *Tristram Shandy* se présente, pour lui, comme une réponse au dictionnaire de Bayle ; et Robert Louis Stevenson, dit *Tusitala* (« le conteur », en langue samoïa), dont l'historien montre l'influence qu'il a pu avoir sur les recherches ethnographiques en Polynésie.

Chaque « regard », extrêmement dense et érudit, mériterait (en plus d'un coup de chapeau au traducteur) une critique à lui seul. Mais la réunion des quatre montre combien l'isolement insulaire est un leurre ; comment les livres traversent les océans et les frontières, à l'image de *L'Utopie*, dont les principes communautaires ont été mis en pratique jusqu'au fin fond du Mexique.

Plus important : Ginzburg nous guide vers une question qui, depuis longtemps, lui tient à cœur : les rapports entre « littérature de fiction et littérature historique ». « *J'ai toujours été passionné par ce sujet, explique-t-il. Je vois le rapport entre ces deux formes de narration comme une compétition permanente. Une joute qui remonte à l'Antiquité – Hérodote reprenant Homère –, qui se poursuit à travers les siècles – c'est Balzac s'exclamant : "Je suis le plus grand historien du XIX^e siècle" – et qui trouve un point d'orgue au XX^e, avec Proust ou même Joyce. Il me semble qu'il y a là un défi implicite lancé par les romanciers aux historiens. Pensez à la façon dont La Recherche lie les destins individuels aux grands événements historiques comme l'affaire Dreyfus, justement. En général, les historiens n'ont pas relevé ce défi. Pourtant, il me semble qu'il est important d'y répondre. En diagonale peut-être, mais c'est un point auquel il faut réfléchir.* »

Comment ? Selon la méthode Ginzburg : je ne sais rien et je me sers de ce rien comme d'un levier. Ginzburg dit qu'il est devenu historien « parce qu'il ne savait rien » et que c'est « très utile d'avoir cette impression d'ignorance, de se poser des questions là où les autres n'en voient pas ».

« *Mes sujets paraissent douteux. Ces histoires de sorcières, ma tentative de réconcilier les procès et les croyances des gens accusés de sorcellerie, tout ça relevait plutôt du domaine des anthropologues. Le problème, c'est que ceux-ci ne travaillaient pas sur les archives de l'Inquisition* »

A partir de cette opacité, il tire un fil. « *Souvenez-vous, dans Les Lumières de la ville, il y a cette scène où Chaplin est là avec son maillot décousu. Soudain arrive la jeune fille aveugle qui, sans le savoir, commence à le détricoter entièrement. J'aime beaucoup ce passage. Le rire corrigé par la cruauté. La métaphore du tout qui vient avec le simple bout de fil. Dans mon métier, il y a ce moment, l'un des plus beaux pour moi, où l'on forge des hypothèses dans le noir. On se dit : "On pourrait voir ça et ça." On construit quelque chose qui peut s'avérer complètement faux et qu'il faudra alors entièrement détricoter.* »

Malgré la cohérence souterraine de son œuvre, Ginzburg avoue que sa manie de « s'attaquer sans cesse à des sujets différents est peut-être liée à cela : au plaisir de ce recommencement ». A la griserie des intuitions. A la fragilité des châteaux de cartes. Quant à la littérature, il n'est pas près de la laisser tomber. Il travaille actuellement sur Dante mais refuse d'en dire plus. Et son recueil sur l'Angleterre sera bientôt prolongé par des essais sur Stendhal, Voltaire et Montaigne.

Aurait-il l'envie inconsciente de passer de l'autre côté du miroir ? Il rit. « *J'écrivais des romans lorsque j'étais jeune, mais non, non... Je préfère faire confiance au réel. Son imagination est beaucoup plus puissante que la mienne. Elle m'intéresse bien davantage. Et puis, qu'est-ce que l'histoire sinon une fiction... qui peut être prouvée ?* » ■

FLORENCE NOUVILLE

NULLE ÎLE N'EST UNE ÎLE Quatre regards sur la littérature anglaise

(Nessuna isola è un'isola)

de Carlo Ginzburg.

Traduit de l'italien par Martin Rueff, Verdier, 144 p., 13,50 €.

(1) Adriano Sofri a quitté l'hôpital mardi 17 janvier. Il a regagné son domicile. Sa peine a été suspendue pour six mois à la fin du mois de novembre 2005.

LE CHOIX DU «MONDE DES LIVRES»

LITTÉRATURES

Le Gang de la clef à molette, d'Edward Abbey (éd. Gallmeister).
Canicule et oiseaux fous, de Gabriela Avigur-Rotem (Actes Sud).
Homère, Iliade, d'Alessandro Baricco (Albin Michel).
Œuvres complètes, d'Albert Cossery (éd. Joëlle Losfeld).
L'Homme sans passé, de Robert Crais (Belfond).
Jonas, suivi de Les Ponts de Budapest, de Jean-Paul de Dadelsen (Poésie/Gallimard).
Ravel, de Jean Echenoz (éd. de Minuit).

ESSAIS

Suicide, l'envers de notre monde, de Christian Baudelot et Roger Establet (Seuil).
La Naissance du hassidisme, de Jean Baumgarten (Albin Michel).
Autobiographie d'une esclave, de Hannah Crafts (Payot).
Mémoires de la mer, sous la direction de Marie-Pierre Demarcq et Jean de Préneuf (éd. L'Iconoclaste).
La Condition politique, de Marcel Gauchet (Gallimard).
Le Peuple du Livre. Canon, sens et autorité, de Moshé Halbertal (éd. In Press).
La Question religieuse et ses turbulences au XX^e siècle, d'Emile Poulat (Berg International).